



Directrice de la publication

**Sol Aparicio**

Responsable de la rédaction

**Josée Mattei**

Comité éditorial

**Isabelle Boudin**

**Françoise Cuvier**

**Monique Fourdin**

**Marie-Thérèse Gournel**

**Laurence Mazza-Poutet**

**Miyuki Oishi**

**Martine Vienot**

**Michelle Weber-Pennec**

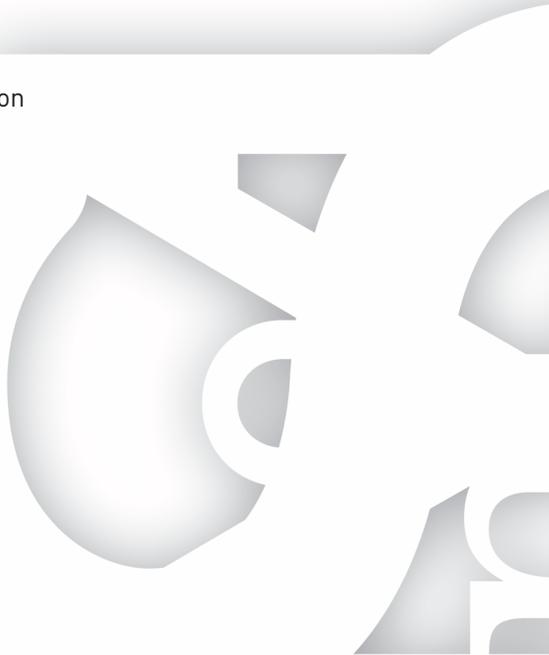
**Agnès Wilhelm**

Maquette

**Jérôme Laffay**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**





### *Erratum*

Dans le numéro 64, à la fin de la page 94, il fallait lire : « ... pour lui substituer un “g” en lettre cursive » (et non pas « ... pour lui substituer un “A” en lettre cursive »).

## *Billet de la rédaction*

### D'une trilogie à l'autre, ou un acte manqué, pas manqué

Dites à une amie : « Tu devrais lire la trilogie de Philippe Roth », si elle répond à quelque temps de là : « J'ai lu, sur ton conseil, *La Trilogie new-yorkaise* de Paul Auster, j'ai beaucoup aimé », le malentendu est complet, d'autant que vous n'avez pas lu la moindre ligne de Paul Auster. Si ça vous met la puce à l'oreille, vous lisez Auster, la fameuse *Trilogie*, et là le malentendu accouche d'une rencontre. Merci à celle qui s'est si agréablement trompée. Ce que l'écrivain et l'analyste ont en commun, c'est une pratique de la langue, le travail de la langue, la langue comme matière, et à nous qui ne sommes pas écrivains il reste le plaisir de la lecture.

*La Trilogie* de Paul Auster (trois histoires qu'il faut lire à la suite) est un roman. Est-ce un polar ? Il pourrait être un roman policier, mais personne n'y est assassiné, et cependant... Un homme en suit un autre, il suit, il *suis* ? Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas perdu mon français, ceci n'est pas une faute de grammaire, et pourtant un homme suit, mais qui suit-il et qui est-il ? De cela nous ne sommes pas sûrs ! C'est aussi l'avis de Marc Chénétier qui écrit, sur le mode de « ceci n'est pas une pipe » de Magritte : « En effet il ne s'agit pas d'une trilogie policière à New York, elle ne se passe pas à New York et elle n'est pas policière. » Et cependant... Ce roman est donc un objet étrange.

Tout de même, j'aimerais essayer de vous dire de quoi il traite, puisqu'il raconte une histoire, mais il faut ajouter tout de suite que nous ne sommes pas sûrs que les protagonistes soient ceux dont on parle, puisque ce qui fait l'identité d'un individu, *a minima*, un nom attaché à un corps, de cela on peut douter dans ce roman ! Qui est qui, on ne peut en décider avec sûreté.

Alors comment faire ? Le lecteur se ferait-il détective ? Ce livre nous parle du langage, le langage est-il quelque chose à quoi l'on peut croire ? Dit-il le vrai, sur quels indices peut-on s'appuyer pour s'orienter dans le monde s'il est trompeur ? Oui, cette *Trilogie* est policière, puisque Auster enquête sur le langage, dont on sait qu'avec son complice, le signifiant, ils sont les meurtriers de la Chose. D'ailleurs, n'est-il pas aussi un peu détective, l'homme qui en file un autre ? Celui-là aussi s'appelle Auster dans le roman.

Auster enquête sur le langage et ce qu'il nous fournit d'identité, mais de cela peut-on être assuré ? « Mon nom véritable je ne peux pas m'en souvenir... Ce n'est pas mon véritable nom... Comment vous appelez-vous Monsieur Auster ? »

*La Trilogie* traite d'écriture et de langage, les personnages ont tous rapport à la littérature, à l'écriture, fût-ce sous la forme de rapports de police détaillés, et tous découvrent au détour d'une phrase que « les mots ne fonctionnent pas forcément, qu'il leur est possible d'obscurcir les choses qu'ils essaient de rendre... ». Le monde se dérobe aux personnages au moment où les mots défont, où l'écart apparaît entre les mots écrits et l'exactitude de la réalité qu'ils décrivent. « Il voit la lampe et se dit "lampe". Il voit le lit et se dit "lit". Il voit le cahier et se dit "cahier". On ne pourrait pas appeler la lampe "lit" ou le lit "lampe", pense-t-il. Non, ces mots épousent sans heurt les choses qu'ils désignent, et à l'instant où Bleu les prononce il ressent une satisfaction profonde comme s'il venait de prouver l'existence du monde. » La trame du langage s'effiloche, et le monde avec lui, mais il n'y a que les mots pour retrouver la solidité du monde.

Auster s'est fait le détective de ces vies de roman, il s'interroge : comment juger de la vie d'un homme, la vie a-t-elle un sens, comment ne pas confondre réel et réalité, la fiction et le vrai et la vérité ? « Quel que soit l'effet [des histoires] sur nous, nous savons qu'elles ne sont pas vraies même quand elles nous disent des vérités plus importantes que celles que nous pouvons trouver ailleurs. » Jusqu'où l'auteur peut-il aller pour pénétrer l'esprit de ses créatures ? Auster le « prouve », on peut suivre un homme vingt-quatre heures sur vingt-quatre, savoir tout de ses faits et gestes, une part de cet autre reste inaccessible, aucune voie ne mène à l'autre, ni à soi, « il n'y a pas de fil, pas d'indice, pas de piste à suivre ». Auster ne fait pas l'hypothèse de l'inconscient, mais il est là toujours présent comme en filigrane, « l'artiste toujours précède le psychanalyste ». Pour Marc Chénétier, *La Trilogie*, outre qu'elle est *Le grand livre de la littérature américaine*, dit « la non-adéquation de la langue au monde [...] et [...] l'inéluctable enfermement du symbolique, son incapacité à dire le réel » ; en cela ce roman ne peut pas ne pas intéresser le psychanalyste.

Paul Auster invente des personnages de papier, jusqu'à s'inventer lui-même comme personnage, nous assistons à une mise en abyme des noms et des vies, à des emboîtements, mais, prenons-y garde : « Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un jeu. Mais d'un autre côté rien n'est clair. Par exemple qui êtes-vous ? Et si vous croyez savoir, pourquoi persistez-vous à mentir à cet égard ? [...] écoutez-moi je m'appelle Paul Auster. Ce n'est pas mon véritable nom. »

À bon entendeur, salut !

L. M.-P.

**« Écho dans le corps  
du fait qu'il y a un dire »**

---



## Marie-José Latour

### Le malentendu de l'image \*

Une psychanalyste au bord du Ring ? Le malentendu est certain !

Je n'ai aucune compétence particulière pour parler de la photographie, pas plus que pour parler du théâtre ou du cinéma, mais je suis assurée par mon expérience psychanalytique que la photographie, le théâtre ou le cinéma peuvent nous apprendre beaucoup quant au trou-, quant au trouble, dans lequel la représentation nous plonge quelquefois.

Une pièce de théâtre qui prend son départ d'un cinéaste ayant filmé une photographe qui parlait d'autre chose que de ce qui était montré : je remercie Sébastien Lange et Alexander Bugel de m'avoir invitée à tirer le fil de ce malentendu au bord de cette scène, le bord du malentendu de l'image.

Pour celui qui « regarde avec des mots », pour reprendre ici une expression d'un des grands penseurs actuels de l'image, Georges Didi-Huberman, historien, philosophe et quelque peu poète, *l'image, telle un pli*, révèle autant qu'elle cache, distrait autant qu'elle affecte, amuse autant qu'elle inquiète, paralyse la pensée autant qu'elle la suscite, empêche la vue autant qu'elle sollicite le regard.

Le malentendu de l'image dit à la fois celui qui est produit par l'image et le malentendu qui porte sur l'image, ce qui de l'image est mal entendu, mal vu, mal dit, aurait dit Beckett. Quelquefois une image se dé-plie, s'impose, s'étale, nous encombre, jusqu'à envahir notre façon de voir le monde et rétrécir encore l'ouverture de notre perception. D'autres fois une image déborde, sort de son cadre et vient nous hanter jusqu'à nous faire oublier que c'est l'irreprésentable qui

\* Cette intervention eut lieu le 21 avril 2011, au bord de la scène qui accueillit la dernière production de Stunt : *Fotos*, au Ring à Toulouse, avec Alexander Bugel, Suzanne Da Cruz, Serge Gars, Mélanie Jorba, Sébastien Lange, Lola Masquelier, Guillaume Salesses, Telémach Wiesenger.

ne cesse de hanter la représentation, qui en est la cause même. Le fantasme est cette mise en scène particulière qui dit la du-pli-cité de l'écran, l'écran c'est la cité du pli : ce qui masque et ce qui recueille la projection. Ce montage en vient quelquefois à vaciller sous les coups du réel et dès lors peut devenir fenêtre d'inquiétude. Qu'elle fasse mine de l'horreur ou bien qu'elle dé-voile l'illusion phallique, une image peut conduire chez le psychanalyste. Là, pourra se mesurer, jusqu'à ne pas en croire ses yeux, que ce que nous voyons du monde, nous le devons à notre rapport au langage.

Cette duplicité structurale de l'image, inscrite dans ce qu'on appelle justement le point de vue, Jean Eustache en fait la matière d'un court-métrage réalisé en 1980 : *Les Photos d'Alix*. Il y met en scène une de ses amies, Alix Cléo Roubaud, commentant des photographies qu'elle a faites à l'adresse d'un jeune homme, Boris Eustache, le fils du cinéaste. Peu à peu, l'écart entre les photographies montrées et les commentaires s'accroît, creusant le lieu d'un point de vue imprenable, « une entaille dans le réel », comme l'écrit Alix Cléo Roubaud. Qu'est-ce qui est détourné ici, l'image ou le récit ? La coupure entre ce que l'on voit et ce que l'on regarde redouble ici la séparation entre ce que l'on voit et ce que l'on entend. Ce film est-il une fiction ou un documentaire ? Donne-t-il à voir l'enregistrement d'une conversation ou bien s'agit-il d'une mise en scène ? Cernant l'abîme entre l'expérience et son récit, Jean Eustache interroge le bord de la représentation. Stunt a repris et creuse la question.

Je viens de découvrir *Fotos*, puisque le pari était celui-là, que j'en sache le moins possible sur la scène, pour me tenir au bord. Je n'ai pas revu récemment le film de Jean Eustache, cela faisait aussi partie du pari. J'ai cependant relu le *Journal*<sup>1</sup> d'Alix Cléo Roubaud. Un journal, c'est un livre de bord, ça tombait bien ! Celle qui avait envisagé d'intituler une de ses œuvres photographiques *Rakki tai*, du mot qui, en poésie médiévale japonaise, désigne le style « pour dompter les démons », s'est entêtée à tenir un journal de l'âge de dix-huit ans à la veille de sa mort, alors qu'elle venait juste d'avoir trente et un ans, emportée par une embolie pulmonaire. Les deux éditions (en 1984 puis en 2009) établies par son mari, le poète Jacques Roubaud, comportent un certain nombre de ses photographies.

1. A. C. Roubaud, *Journal (1979-1983)*, Paris, Seuil, 1984, 2009. Sauf mention contraire, toutes les citations sont extraites du *Journal*.

J'aimerais vous en montrer quelques-unes. J'en ai choisi trois.

« Dépliée, démultipliée, immobile, l'image dénombrée jusqu'à plusieurs fois, puis, comme coudée par la profondeur <sup>2</sup> », pour Stunt, j'ai choisi ce « Portrait de Jean Eustache » :



Pour ce qu'il interroge du bord, j'ai choisi ce « Portrait de ma mère » :



Pour celle qui, gravement asthmatique, a su photographier les cyprès et le souffle, j'ai choisi « Quinze minutes la nuit au rythme de la respiration <sup>3</sup> » :



Tressant les reflets et les ombres, interrogeant le bord, faisant œuvre des pannes de clarté, défiant l'arrêt sur image, les photographies d'Alix Cléo Roubaud deviennent les témoins d'une imminente

2. J. Roubaud, *Quelque chose noir*, Paris, Gallimard, 1984, p. 80.

3. « Tiré épreuve des cyprès de Saint Félix. Prise la nuit avec ouverture de 10-15 minutes. Légère oscillation de l'appareil de bas en haut due sans doute à ma respiration. Quinze minutes la nuit au rythme de la respiration faire la tour Eiffel ainsi... envie de boire et boire comme à peu près toujours. Que faire. » (p. 92.)

disparition. Au bord de l'effacement, elles semblent comme un peu froissées par la présence.

Alix voudrait être à la fois une dame et un tigre. Mais l'absurdité mélancolique, « les démons de la nuit qui sortent en rampant dès que les lumières meurent », le monde qui, le matin, garde le visage de la nuit, la crainte de cette imaginaire cécité, le chaos insensé d'alcool, de barbituriques et de désespoir l'en empêchent ; l'empêchent d'être ce tigre et cette dame qu'à la fois elle voudrait être. Restent les phrases dites à haute voix contre l'ombre, l'appel pathétique contre la grisaille « à la lumière rien que la lumière ». Restent l'écriture du *Journal* auquel elle confie « l'irépérable » et la photographie pour donner forme au silence. « Tout ce qui peut être montré peut l'être clairement. (Tout ce qui peut être dit peut l'être clairement.) Ce qu'on ne peut pas dire on peut soit le montrer soit le taire. Une image est ainsi une forme de silence. La photographie n'est pas un langage. On lui reconnaîtra le droit d'être belle et de se taire. » Autant dire que pour nous la marge est étroite, le bord tout près du trop !

Alix travaillait à une thèse sur le statut de l'image et le style chez Wittgenstein. « Il y a assurément de l'inexprimable. Celui-ci *se montre* [...] » est l'un des derniers aphorismes du *Tractatus logico-philosophicus*. Avec la photographie il est possible pour Alix de se taire sans en mourir : en effet, le photographiable étant infiniment fragmentable, « la fragmentation laisse voir les blancs entre les morceaux et c'est très précisément là ». « Penser au vide récurrent entre les phrases » évite d'y tomber. Éloge du fragment. Il me semble me rappeler un moment dans le film de Jean Eustache où Alix désigne à l'adresse de Boris un emplacement vide de présence, disant que là, là où l'on ne voit *rien*, c'est elle. Comment montrer ce qui n'a pas d'image ? C'est la formidable question qui court le long du *Journal*, toujours sur le bord de sombrer dans le dangereux et terrifiant orgueil de la mélancolie. « Entre dire et montrer ? L'idéal est le mutisme et la monstration : silence et ostentation du cadavre. » « Se supposer déjà morte ? Comment le montrer ? » Cela reste tout de même une question de vivant. En effet, plus on se préoccupe de l'indicible et plus on produit de mots, plus on se préoccupe de l'invisible et plus on produit d'images.

« La photographie est sans cesse guettée par le temps qui pourtant lui donne sa force. » Mais au « ça a été » que l'on pourrait croire

tenir avec une photographie, Alix préfère le futur antérieur : « Ceci ne sera plus quand vous le verrez. » La photographie donnant la preuve de la coexistence du photographié et du photographe, voilà le mince fil qui fait encore obstacle au but esthétique qu'Alix détermine pour la photographie : la disparition. « Ces choses pourraient ne pas être là, après tout : mais moi non plus, et avec moi disparaître le monde ? telle est la folie de la photographie. » Une *pholie* qu'Alix prend au sérieux pour « vivre en dépit des nuits », faisant son devoir de « ramener l'obscur à la lumière », mais cela dans la soustraction plutôt que dans l'ajout. Sachant qu'aucune image n'épuise le monde qu'elle représente, Alix ne cherche pas dans la *fautographie* « le contraste mais la contradiction, pas l'illusionnisme magique et artificieux mais l'illusion simple ». Bien sûr l'image fait croire à la totalité et ainsi a vite fait de se trouver versée au rang du décoratif. Jean Eustache avait trouvé un moyen de contrer la pente à l'illustration propre à l'image en mettant en évidence la coupure entre le sonore et le visuel. Qu'il n'y ait aucune symétrie entre ce que l'on dit et ce que l'on voit produit l'occasion d'un *clinamen*, cette légère déviation, cette déclinaison minime des atomes par rapport à leur chute verticale dans le vide, cause tant des intersections que des disjonctions. D'ailleurs, pourquoi photographie-t-on un monument au soleil ? Réponse d'Alix : « Parce que toujours la nature ajoutant au monument son ombre apporte à la mortelle symétrie où nulle part l'œil ne se pose la dissymétrie dont l'art semble avoir besoin <sup>4</sup>. » Malentendu de l'image : « Parce que vie et mort ne sont pas plus en rapport symétrique qu'écran et image ; il faudrait avoir vécu pour mourir : mais on oublie qu'on meurt, aveuglé par la vie ; et inversement, la mort ne signale pas qu'il y a eu vie. Je ne sais pas vraiment si la mort est un écran sur lequel je projette et rejoue le film de ma vie, ou alors l'image qui me cache le fait que je suis en vie. » Comment *ça voir* ?

Si elle est une œuvre d'art, une photographie ne signe pas seulement l'empreinte d'un souvenir, elle ne peut se réduire ni à une chronique figurative, ni à un fétiche intemporel, fût-il instantané. Plutôt engendre-t-elle une temporalité à l'œuvre dans l'image même.

4. Le constructeur automobile Nissan en a fait la démonstration dans sa campagne publicitaire l'hiver dernier. Sur le slogan « La symétrie c'est moche ! », défilaient des visages qu'on aurait pu dire beaux s'ils n'avaient pas été enlaidis par la perfection de la symétrie, de la coiffure aux grains de beauté, épis, boucles, etc.

Un nouveau nouage du passé, du présent et de l'à-venir nous livre alors l'accès à la place de ce qui ne saurait se voir, selon la belle définition que Lacan nous a donnée de la fonction de l'artiste.

Ce qui importe dans la photographie à celle qui n'hésitait pas à dire « la photographie c'est le vol », ce n'est pas la prise. La photographie est plutôt le point de dé-prise qui vient mettre en question, le temps d'un flash, les pré-visions, le *ça voir* déjà là. Comme Jean Eustache écrivait ses dialogues « avec les mots des autres », Alix pouvait travailler avec les négatifs des autres, ne sacralisant ni l'empreinte du moment ni l'auteur de la prise, ce qui comptait pour elle c'était le travail sur le négatif, qu'elle utilisait « comme un pinceau lumineux ». Mais pour Alix la lumière n'est pas une ancre, bien plutôt « couteau », « ciseau », « sang », avec lesquels elle dit approcher le néant.

Bien sûr dans chaque image il y a du document et du sédiment. Souvenons-nous que l'image a été inventée comme une ombre qui reste. Pline l'Ancien le raconte : du jeune homme qui va partir, la fille du potier Butadès retient son ombre. Saisir quelque chose qui va disparaître, il y aura dans l'image le retour d'une présence spectrale, faisant de chaque image une image hantée par l'absence ; une présence négative traverse le rectangle qui donne des bords au monde.



« Si quelque chose noir »

Alix souhaitait travailler dans « ce va-et-venir entre image, celle qui vous hante, et tableau fini unique et non reproductible [chaque tirage est une œuvre unique], mais qui devrait hanter comme vous hante son image. *Bild / vorstellung* ».

Le trouble de l'image multiplié par le malentendu de la représentation, n'est-ce pas le pari de Stunt ? Dans cet écart, structure de l'image, le poète, dans la douleur d'avoir perdu celle qu'il aimait, dit

comment « tout se suspend au point où surgit un dissemblable et de là quelque chose mais quelque chose noir <sup>5</sup> ».

\*  
\* \*

En attendant la sortie imminente du DVD réunissant l'œuvre filmée de Jean Eustache, on pourra lire :

Antoine de Baecque et coll., *Le Dictionnaire Eustache*, Léo Scheer, 2011.

Georges Didi-Huberman, *Devant l'image. Questions posées aux fins d'une histoire de l'art*, Paris, Éditions de Minuit, collection « Critique », 1990.

Jacques Lacan, « Maurice Merleau-Ponty », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2005.

Alix Cléo Roubaud, *Journal (1979-1983)*, Paris, Seuil, 1984, 2009.

Jacques Roubaud, *Quelque chose noir*, Paris, Gallimard, 1984.

5. J. Roubaud, *Quelque chose noir*, *op. cit.*



## Colette Lethier

### Flétrissure du corps, flétrissure de l'âme ?

À l'évocation du vieillissement me vient la chanson de Jacques Brel, *Les Vieux* « [...] la pendule d'argent / qui ronronne au salon / qui dit oui qui dit non / qui dit je vous attends ». Cette chanson parle des personnes âgées dont la libido n'a plus d'autre objet que d'attendre le rendez-vous avec la mort : « Les vieux ne rêvent plus leurs livres / [...] leurs pianos sont fermés / le petit chat est mort / le muscat du dimanche ne les fait plus chanter. » La vieillesse, éros à la retraite, thanatos à l'horizon ?

Tout d'abord, il faut dire que le vieillissement est un concept biologique ayant des conséquences sur le psychologique, le social et le politique, ce n'est pas un concept psychanalytique. Nous nous concentrerons ici sur le rapport du vieillissement au corps, ses incidences sur la libido.

#### **Vieillesse et castration**

Le vieillissement concerne avant tout le corps, mais quel corps ?

Si ce n'était pas l'autre qui nous renvoyait à la flétrissure de l'âge, ou notre image dans le miroir, nous n'aurions pas la sensation de vieillir. L'âge se marque comme un tatouage sur nos cheveux qui grisonnent, nos muscles qui ne remplissent plus leur enveloppe, la peau qui se tache et se fripe. Cela, c'est le corps pour l'autre. Comme le dit Simone de Beauvoir dans les dernières pages de *La Force des choses* : « Peut-être les gens qui me croisent voient-ils simplement une quinquagénaire qui n'est ni bien ni mal, elle a l'âge qu'elle a mais moi je vois mon ancienne tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai pas. Elle m'agite aussi le cœur. [...] oui le moment est arrivé de dire : "jamais plus !" »

Le propre de la vieillesse serait-il d'être réduit à un organisme malade, comme le personnage d'*Un homme*<sup>1</sup> de Philip Roth, qui, à sa retraite où il pourrait enfin s'adonner à la peinture, ce dont il rêvait depuis toujours, ne s'accroche plus à rien, sinon à ces jeunes filles qu'il voit courir sur le pont chaque jour. Il va de pontage en pontage (coronarien). Il ne peut plus nager, comme il aimait tant le faire, sans se demander si, dès qu'il s'éloigne du rivage, il va pouvoir revenir.

Entre éros et thanatos, le démon de midi se réveille. Il imagine quelqu'un qui vient le trouver lui disant : « "Maintenant on va vous couper le bras droit. Vous pensez que vous pourrez vous y faire ?" [...] et les voilà qui me coupent le bras droit. Un peu plus tard, ils reviennent me dire. "On va vous couper le bras gauche cette fois." Et puis une fois qu'ils l'ont coupé ils reviennent un jour me dire : "Vous voulez dire stop maintenant ? Vous avez votre compte ou on passe à la jambe ?" [...] et moi je me disais : "Quand est-ce que j'arrête, quand ? Quand est-ce que j'ouvre le gaz et que je me jette la tête dans le four ?" »

Bien des personnes âgées sur le déclin sont traversées par de telles idées quand les ennuis de santé s'enchaînent et que la déchéance s'installe. Ils ont des deuils narcissiques à faire. Simone de Beauvoir n'a que 55 ans et n'est pas atteinte de maladie lorsqu'elle écrit : « Le plus dur, c'est de ne plus être un corps, un corps désiré, un corps désirant, ne plus avoir de projet, plus rien de nouveau qui mobilise. » « J'ai vécu tendue vers l'avenir et maintenant, je me récapitule au passé. On dirait que le présent est escamoté. J'ai pensé des années que mon œuvre était devant moi, et voilà qu'elle est derrière. Brusquement je me cogne à mon âge. [...] Ce n'est pas moi qui me détache de mes anciens bonheurs, ce sont eux qui se détachent de moi : le chemin des montagnes se refusent à mes pieds, jamais plus, jamais plus. »

La maladie n'est pas le propre de la vieillesse, mais l'accompagne souvent. Devenir objet dans les mains des docteurs peut devenir l'insupportable, même avant d'être malade au nom de la prévention. Aujourd'hui, avant même tout symptôme, les scanners détectent des tumeurs, des cellules suspectes. Nous ne sommes pas des corps, nous avons un corps !

1. P. Roth, *Un homme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.

Y aurait-il un âge où le seul avenir serait d'être un *has been* ?

La vieillesse en un siècle a pris trente ans. Le grand âge est maintenant plus près de 80 ans en moyenne. Certes, la vieillesse, on n'en guérit pas, c'est l'antichambre de la mort. Elle s'accompagne de nombreux troubles fonctionnels et de maladies chroniques. « La surdité en est un cas exemplaire. Il ne s'agit pas là de corps ponctuel, mais c'est tout le corps qui est concerné, le corps dans son désir, dans son lien avec l'autre. Le devenir sourd est confronté à la perte, il est privé à jamais de la jouissance d'entendre <sup>2</sup>. » Et Françoise Gorog n'hésite pas à dire : « Devenir sourd n'est qu'une des formes de ce que les psychanalystes appellent la castration dont la mort est la forme ultime et la vieillesse l'avant-dernière. »

« Si le désir du sujet se fond dans le désir de l'Autre ce désir se manifeste au niveau de la voix <sup>3</sup>. » La voix n'est pas seulement l'objet causal, mais l'instrument où se manifeste le désir de l'Autre.

### **L'inconscient et le temps**

Dans l'inconscient, on a toujours l'âge de ses rêves, cela n'a rien à voir avec la réalité, celle du temps qui passe, que l'on peut compter, dénombrer en années, ce qui peut faire dire que l'on a l'âge de ses désirs. Cependant, la maladie peut être un réel du corps qui confronte à des impossibilités et à des réajustements libidinaux.

Dans le dernier roman de Philip Roth, *Exit le fantôme* <sup>4</sup>, un vieil écrivain de 71 ans, déjà connu sous la plume de l'auteur sous le nom de Zukerman, s'est retiré à la campagne. Il décide de faire un voyage à New York pour une légère intervention médicale qui devrait parer à ses problèmes d'incontinence, suite à une opération d'un cancer de la prostate qui l'a également rendu impuissant.

Là, alors qu'il se croyait à l'abri d'éros, il est au supplice, pris entre sa déchéance physique et son désir naissant pour une jeune femme dont il fait la connaissance. Il se met alors à inventer une histoire entre « Lui » et « Elle » et finira par retourner dans sa retraite, à l'abri des tentations. Sa libido s'est transformée, tournée vers un

2. « Psychanalyse et clinique de la surdité », *La Clinique lacanienne, revue internationale*, n° 14, « Le corps », matière et semblance, p. 76.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Le Désir et son interprétation*, inédit.

4. R. Philip, *Exit le fantôme*, Paris, Gallimard, 2009.

autre objet, c'est une sublimation, dont Freud nous dit qu'il s'agit de satisfaction de la pulsion dérivée quant aux buts.

L'inconscient ne connaît pas l'âge, pas le temps. L'inconscient est diachronique.

### **Libido et vieillissement**

D'ailleurs, Freud <sup>5</sup> ne dit-il pas que lors de la maladie la libido se retire sur le moi et pourra de nouveau s'investir une fois la guérison advenue ? Durant le temps de la maladie, il y a peu d'espoir de faire sortir la personne âgée de cet enfermement. De plus, il y a des maladies dont on ne guérit pas. La vieillesse, si elle n'est pas une maladie, peut être vécue comme un « naufrage ».

Cependant, même si, à l'époque où vit Freud, la période de la ménopause chez la femme coïncide avec l'âge de la vieillesse, voici ce qu'il écrit dans *Névrose, psychose et perversion* : « On sait que ces élévations soudaines de libido sont régulièrement liées à la puberté et à la ménopause <sup>6</sup>. » Aujourd'hui, la ménopause me semble plus être l'étape du deuil de la maternité, qui se trouve de plus en plus dissociée de la féminité depuis l'avènement des contraceptifs, et le concept de libido en psychanalyse n'a rien à voir avec les hormones.

Dans la lettre 18, dans un paragraphe intitulé « Sénilité », Freud écrit : « L'angoisse chez les vieillards (retour d'âge des hommes) exige une autre explication. Ici la libido n'est pas réduite mais de la même manière que chez la femme, il se produit une telle recrudescence de l'excitation somatique que le psychisme se montre relativement incapable de la surmonter <sup>7</sup>. » À cette remarque j'ajouterai : quelle possibilité de parole ont les vieillards dans certaines institutions où le personnel n'a pas le temps, où il n'y a pas de psychologues ?

Je reviens à Simone de Beauvoir qui a écrit un essai sur la vieillesse <sup>8</sup> où elle montre que de nombreux artistes, écrivains, politiciens n'ont rien perdu de leur libido dans leur grand âge.

5. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999, p. 79.

6. S. Freud, « Sur les types d'entrée dans la névrose », dans *Névrose, psychose et perversion* (1912), Paris, PUF, 1999, p. 180-181.

7. S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse* (1894), Paris, PUF, 2002, note (1895), lettre à Fliess n° 18, p. 77.

8. S. de Beauvoir, *La Vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970.

Dans notre société où l'on encense le corps jeune et la performance, bien des personnes âgées, exclues du circuit économique, pourraient se sentir inutiles et tout juste bonnes à être dévorées par les rapaces comme dans le film *La Ballade de Narayama*.

Cette idée n'est pas neuve, comme on peut le voir. Lorsque l'on mentionne la libido des personnes âgées, nous évoquons les vieilles coquettes du peintre Goya ou les vieillards « libidineux » de Molière. Les propos égrillards captés lors d'une émission télévisée sur un atelier de théâtre pour personnes âgées ne nous trompent pas. La vieillesse peut être bien vécue pour ceux qui sont épargnés par la maladie ou entre des épisodes de maladie, si les personnes âgées ne s'enferment pas dans l'hypocondrie ou font appel à un tiers pour échapper à la maltraitance médica-menteuse.

Charlotte Herfray, psychanalyste qui a beaucoup travaillé avec des personnes âgées, s'exprime ainsi : « [...] vieillir n'est pas aussi dévalorisant qu'on le croit, sauf à s'en tenir aux critères sociaux de notre temps, aux canons esthétiques agressifs, ou d'une morale totalitaire <sup>9</sup>. »

## **Pulsion et libido**

Freud <sup>10</sup> considère que « la pulsion est l'un des concepts de démarcation entre le psychisme et le somatique ». Il distingue une libido narcissique, tournée vers le moi, d'une libido d'objet. La libido peut temporairement se retirer des objets et se replier sur le moi. « Par "pulsions" nous ne pouvons de prime abord, rien désigner d'autre que la représentation psychique d'une source endosomatique de "stimulation", produite par des excitations sporadiques et externes <sup>11</sup>. » La pulsion est une représentation psychique, ce qui signifie qu'elle est liée au langage et au signifiant. Quant à la source endosomatique, serait-ce le « ça » de Freud, ce qui n'entre pas dans le langage, le réel ? La pulsion ne s'érode pas, elle « n'a pas de printemps ni d'automne, c'est une force constante <sup>12</sup> ».

9. C. Herfray, *La Vieillesse en analyse*, Toulouse, Érès, coll. « Arcane », 2007.

10. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Paris, PUF, p. 83 et p. 157-159.

11. *Ibid.*, p. 83.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Point Essais », 1973, p. 185.

Lacan à plusieurs reprises parle de la libido comme d'un organe qu'il appelle la « lamelle », « organe qui a pour caractéristique de ne pas exister », organe non localisable. « Le rapport à l'autre est justement ce qui fait surgir ce que représente la lamelle – non pas la polarité sexuée, le rapport du masculin au féminin mais le rapport du sujet vivant à ce qu'il perd de devoir passer, pour sa reproduction, par le cycle sexuel <sup>13</sup>. » La libido se manifeste dans la rencontre avec un autre. Elle a rapport au signifiant et à la perte. L'inconscient extrait la pulsion de la libido, cela a un effet rétroactif sur la libido.

La vieillesse n'est en rien une névrose actuelle, terme employé par Freud à plusieurs reprises. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse* <sup>14</sup>, il récusé le fait que la libido inemployée serait source d'angoisse, comme il l'avait supposé dans le « Manuscrit E <sup>15</sup> ». Dans *La Vie sexuelle*, il mentionne que l'« infériorité d'organe et les atrophies jouent dans l'étiologie des névroses un rôle insignifiant <sup>16</sup> ». Dans *La Technique psychanalytique*, il évoque un « conflit entre libido devenue trop puissante et aversion pour la sexualité refoulée ».

La réactualisation d'un conflit ancien peut se produire à n'importe quel âge. Elle se produit en raison de la rencontre d'un événement actuel qui fait écho à ce conflit et prend alors la forme de symptôme, d'inhibition ou d'angoisse.

Une offre d'écoute et d'accueil psychanalytique pour des personnes âgées nécessiterait une évacuation de tout les *a priori* sur la vieillesse. Nous ne sommes pas des corps, nous avons un corps pris dans un discours. Ce n'est pas la vieillesse qui est en analyse, mais un sujet singulier, et le sujet n'a pas d'âge.

Tarbes, 8 février 2010.

13. *Ibid.*, leçon du 27 mai 1964, p. 222-223.

14. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2002, p. 73.

15. S. Freud, Manuscrit « E », dans *La Naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*

16. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », *op. cit.*, p. 103.

## François Boisdon

### Varités d'apparolages ?

Mon titre reprend deux termes évoqués par Lacan. *Varité* est un mot qu'il utilise dans son séminaire de 1976-1977 dans l'expression « varité du sinthome » : « Ce que l'analysant dit en attendant de se vérifier, ce n'est pas la vérité, c'est la *vari(é)té du sinthome* <sup>1</sup>. ». Ce mot est fabriqué par Lacan de la contraction des mots « vérité » et « variable » avec l'idée que la vérité est variable pour chaque sinthome, c'est-à-dire pour chaque sujet... au langage, chaque sujet pris dans le langage et dans *lalangue*. *Apparolage* est tiré du terme « s'apparoler » qu'emploie Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse* et sur lequel je vais faire un commentaire.

Ce titre m'est venu en réfléchissant sur quelques cas de jeunes enfants psychotiques, dont j'ai voulu essayer d'éclairer la logique, et sur ce qui semble-t-il « s'opère » dans le travail fait avec eux autour de cet « apparolage ». (À partir de cette question, se pose par ailleurs une réflexion qui serait à faire concernant ce qu'on appelle les troubles du langage et tous les symptômes orthophoniques, soit la question des effets du lien particulier au langage et à *lalangue* en jeu pour chaque sujet quelle que soit sa structure.)

#### « S'apparoler à l'appareil »

C'est dans *L'Envers de la psychanalyse* <sup>2</sup> que Lacan utilise, me semble-t-il pour la première fois dans son séminaire, le terme d'« apparollé ». C'est un mot qu'il n'a pas repris à ma connaissance et qu'on retrouve un peu plus tôt dans sa préface à la thèse d'Anika Lemaire <sup>3</sup>.

1. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 18 avril 1977.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 57.

3. J. Lacan, « Préface à une thèse », dans *Autre écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 398. Première parution : J. Lacan, « Préface », « Ce Noël 69 », dans A. Lemaire, *Jacques Lacan*, Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, coll. « Psychologie et sciences humaines », 1977.

Je vais essayer d'expliquer pourquoi je l'ai relevé, sans doute en le tirant au-delà de ce que Lacan en fait à ce moment-là.

Dans ce séminaire où il amène notamment son projet de travail sur le « champ lacanien », où il réfléchit donc à la question de la jouissance sur un versant énergétique, Lacan dit entre autres que l'être humain n'est que « l'humus du langage <sup>4</sup> ». *L'humus* est, comme l'indique le dictionnaire, la « matière organique du sol issue de la décomposition des végétaux ». C'est une formule équivalente à celle du sujet comme effet du signifiant, avec cependant une dimension de fermentation à mettre en série avec ce que Lacan va amener dans « Radiophonie », où il parle de l'inconscient comme « dépôt, alluvion du langage <sup>5</sup> », et, dans la suite de sa recherche, dans « Litureterre », où il évoque le ruissellement, et, dans sa conférence à Genève de 1975 sur le symptôme, où il parle de « l'eau du langage [qui] se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritits avec lesquels [l'enfant] va jouer <sup>6</sup> ». On pourrait donc dire que quelques détritits, dépôts vont se cristalliser et former l'humus.

Et Lacan poursuit ce passage en disant que l'être humain « n'a qu'à s'apparoler à l'appareil <sup>7</sup> ». L'appareil, c'est ce dont il a parlé quelques pages avant, c'est le signifiant qui appareille la jouissance. C'est la thèse notamment abordée dans le séminaire précédent, *D'un Autre à l'autre*, où Lacan étudie l'incidence du signifiant sous son aspect réel « logico-structural », c'est-à-dire la façon dont la structure affecte réellement la question du sujet et de sa jouissance.

Appareillés par la structure du langage : on pourrait dire conditionnés. La jouissance en tant que première est illusoire puisque c'est l'appareillage du signifiant qui fabrique cette dynamique entropique de la jouissance perdue qui serait à retrouver et qui fait la répétition de la perte structurale du « rapport vide insistant <sup>8</sup> ». C'est donc ce

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 57.

5. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autre écrits, op. cit.*, p. 417.

6. J. Lacan, conférence annoncée sous le titre « Le symptôme » prononcée au Centre R. de Saussure à Genève, le 4 octobre 1975, dans le cadre d'un week-end de travail organisé par la Société suisse de psychanalyse. Parue sous le titre « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 57.

8. C. Soler, *Le Séminaire répété, La Répétition dans l'expérience analytique*, cours 2009-2010/1991-1992, FCCI-CCP, p. 78.

que développe Lacan spécialement dans le séminaire de 1968-1969, *D'un Autre à l'autre*, où il a commencé à poser la question de ce qu'il appelle « le champ de la jouissance », soit « tout ce qui relève de la distribution du plaisir dans le corps <sup>9</sup> ».

Donc, première incidence réelle du langage déglagée par Lacan : le signifiant fait la structure de la jouissance, appareille la jouissance en conditionnant son entropie.

Mais se dessine peut-être dans *L'Envers* une dimension de plus dans cet appareillage, car, comme Lacan le dit quelques pages plus loin, « le langage nous emploie et c'est par là que ça jouit <sup>10</sup> ». Phrase qui préfigure peut-être – parce que c'est quand même la dimension entropique qui prévaut dans ce séminaire – ce qu'il va repréciser plus radicalement dans *Encore*, où il reprend cette idée d'appareillage de la jouissance *à/par* – il y a ces versants intriqués – *lalangue*. C'est le pas supplémentaire fait par Lacan au moment de ce séminaire : cette mise en relief de *lalangue*, soit cette dimension réelle, « motérialiste » du langage en deçà du langage sémantique. Cela amène cette nouvelle définition (entre autres) de l'inconscient comme « cohabitation avec *lalangue* <sup>11</sup> ».

Il y a donc la jouissance qui manque, négativée, « l'opération réelle introduite par l'incidence du signifiant <sup>12</sup> », mais il y a également celle qu'il y a dans la prise dans le langage, et plus fondamentalement dans *lalangue* et son insertion au corps. Voilà qui donne une dimension supplémentaire au champ de la jouissance, qui n'est plus seulement entropique mais aussi abordé du côté de ce qui en fait la substance en exercice, c'est-à-dire, comme le dit Lacan, que « l'être en parlant jouisse <sup>13</sup> ».

Se joue là aussi ce qu'il a appelé à un moment d'étape de son élaboration dans « Radiophonie », à la fin de *L'Envers* : la « corpsification <sup>14</sup> ». C'est-à-dire comment le langage (ce qu'il appelle le corps du symbolique) fait le corps dans la manière de s'y incorporer. Soit

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 224.

10. J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 74.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 130.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 149.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 95.

14. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 409.

comment il est venu s'insérer au/dans le corps comme substance jouissante en la partialisant, la morcelant. Du corps comme lieu de l'Autre ou même comme « lit de l'Autre », où se montent les pulsions, qui sont, selon la formule de 1975, dans *Le Sinthome*, « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire <sup>15</sup> ».

Ce mot, « apparoler », est construit à la fois comme « appareillé » et sur le mot « parler », qui transforme le mot « parler ». Il fait également penser à un autre mot construit par Lacan, « appensé <sup>16</sup> », quand il dit qu'on pense contre un signifiant, soit qu'on s'appuie contre un signifiant pour penser <sup>17</sup>.

Il me semble – c'est ce que je soumetts à discussion et à réflexion parce qu'il y a une complexité liée à la délimitation et l'articulation à faire entre *lalangue*, langage, parole et objet voix – que ce terme d'*apparoler*, d'*apparolage* peut resservir au-delà de *L'Envers*, dans la mesure où il pointe ce qu'il y a de « prise » dans l'appareil, donc, en utilisant le terme de Lacan, d'« apparolage à l'appareil » et pourrait-on dire d'« enrôlement ». Comme on peut le dire de quelqu'un qui s'enrôle dans l'armée, soit qui y entre, qui s'y engage corps et âme et pour lequel le discours du recruteur a eu de l'effet. Il y a été en partie enrôlé, il est enregistré sur les rôles comme on le disait au XIII<sup>e</sup> siècle <sup>18</sup>, les rôles étant ces feuilles roulées portant un écrit. Ce qui s'écrit là est ce qui est venu s'inscrire comme trace de jouissance.

Je fais là une petite parenthèse : Lacan emploie un peu plus tard, en avril 1977, un autre terme assez étonnant, celui de « roulure ». Il dit : « [...] il n'y a que la roulure, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire comme je l'ai fait remarquer, en invoquant mon petit-fils, l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui lalangue, que j'écris, on le sait, en un seul mot, dans l'espoir de ferrer, elle, lalangue ce qui équivoque avec "faire-réel <sup>19</sup>" ».

C'est lors d'une précédente séance, évoquant son petit-fils Luc, qu'il définissait l'inconscient en disant que les mots lui entraient dans la tête et que c'était pour ça qu'il avait une grosse tête. Lacan pointait

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

16. J. Lacan, *Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 20 décembre 1977.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 155.

18. Cf. le *Dictionnaire historique de la langue française*, tome III, Paris, Robert, 2006, p. 3278.

19. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre, op. cit.*, leçon du 18 avril 1977.

là le sentiment pertinent que l'enfant avait « que de parler c'est parasitaire <sup>20</sup> ». L'enfant sentait bien la dimension réelle du langage, la « motérialité » s'accumulant dans sa tête, soit que c'était quelque chose qui restait quand même extérieur, « imposé », comme Lacan le note au sujet de la présentation de « l'homme aux paroles imposées <sup>21</sup> ».

Ce terme de roulure porte moins sur la dimension de jouissance respective de l'analysant et de l'analyste que sur la topologie d'enroulement du sujet, Lacan insistant dans les premières séances sur la structure torique du sujet. Je crois que cela renvoie à l'usage qu'a ce terme de roulure d'un point de vue technique. Soit à un état de ce qui est enroulé sur soi-même et aussi à cette définition utilisée en sylviculture : « La roulure comme défaut des arbres faisant que certaines couches du bois n'adhèrent plus aux autres. C'est une fente tangentielle (qui suit la direction d'un cerne), séparant, sur une longueur et une hauteur très variables, deux portions du bois d'une même tige. »

Cela s'accorde avec cette idée de séparation d'avec le prétendu noyau traumatique cherché par Freud, qui ne serait autre que l'effet de l'apprentissage de *lalangue* comme véritable traumatisme. Mais le terme évoque aussi cette dimension de prise « enroulée » dans *lalangue*. (Et on pourrait alors, en reprenant le terme d'enrôlement que j'ai évoqué plus haut, forger celui d'« enrôlure » et même d'« enrôlure » pour y ajouter la dimension pulsionnelle...)

Donc, chaque sujet s'apparole, est pris dans le langage et s'y accole (on retrouve l'idée d'appui), s'y noue, s'y insère, d'une manière particulière. C'est la question de l'imprégnation. « *Il* » y est pris (il faut l'Autre et son « bouillon de langage », comme Lacan le dit dans son séminaire du 18 avril 1977, et il s'agit de tout ce que va porter la langue maternelle, que Lacan réfère au mode de parler qui entoure « les premiers soins », donc de l'incidence de l'Autre, de l'incidence de la rencontre des mots sur le corps, c'est-à-dire de la question du « savoir qui affecte le corps <sup>22</sup> »). Et, « *il* » s'y insère dans l'usage : particularité de l'insertion de jouissance de *lalangue* propre à chacun et dans le langage. Les deux faces sont entremêlées.

20. *Ibid.*, leçon du 8 mars 1977.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 95.

22. J. Lacan, « ...ou pire », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 550.

On pourrait peut-être dire, en poursuivant avec cette image de l'eau du langage et reprenant une autre formule de Lacan, que pour certains sujets la pluie du langage semble un temps leur glisser dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard. Elle semble au départ rester comme un élément seulement sonore extérieur ou comme une langue étrangère qu'ils vont devoir s'approprier. (Tel cet enfant psychotique suivi par une collègue orthophoniste et que les enfants de sa classe prenaient pour un étranger comme il ne parlait pas et semblait ne rien comprendre. Il entra progressivement dans le langage un peu à la manière d'un aphasique, en utilisant beaucoup de sortes de périphrases, comme l'expression « frotte-à-dent » pour désigner une brosse à dents.)

Lacan, lui, évoque plutôt la sensibilité assez « naturelle » de l'*in-fans*, sa pente à entrer dans le langage ou l'aspect constitutionnel de la résonance de la parole, mais ramène aussi cela à sa pratique d'analyste, avec des sujets qui, s'ils viennent solliciter l'analyste, prouvent qu'ils ont entendu quelque chose. Mais il pose quand même cette question lors de sa conférence à Genève : « Il y a des gens qui peuvent peut-être n'entendre que le brouhaha, c'est-à-dire que ça jaspine tout autour <sup>23</sup> », qui sont donc plus sur un versant purement réel de la langue.

Il y aurait donc des apparolages différentiels, en conséquence de quoi il y aurait des affects différenciés, soit des « effects » différenciés de l'incidence de *lalangue* et du langage, en fonction des apparolages particuliers, puisque l'incidence du signifiant ne serait pas la même pour tous. D'où des rapports différentiels au corps, au montage pulsionnel, à l'espace et au temps et à la parlotte.

Pourrait-on parler alors de varité d'« alangage » avec l'entrée en jeu de plusieurs dimensions ? *I. e.* de la façon dont les « sujets » « s'alavoisent » : où se pose la question de l'incorporation de l'objet voix, là où serait la position de refus radical de l'autiste. De la façon dont ils s'« allalanguisent », soit de la façon dont ils entrent dans *lalangue*, dans le babil, dans le *mamamais* <sup>24</sup> ou le *lalalé*, la « chanson de l'Autre <sup>25</sup> »,

23. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *op. cit.*, p. 5-23.

24. Cf. les travaux de M.-C. Laznick dans *Les Cahiers de Préaut*, n° 2, Paris, L'Harmattan, p. 129-142.

25. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 36.

selon l'expression de Colette Soler, la prosodie de l'Autre. Et de la façon dont ils s'« allanguissent », soit de la façon dont ils entrent dans la langue comme code à l'oral, à l'écrit et à la lecture.

Il ne s'agit pas ici d'une suite développementale mais d'une variété propre à chaque sujet d'entrer dans les différents aspects du langage (parole, dessin, écrit, lecture).

Cet appareillage différentiel apparaît peut-être de manière plus visible dans la clinique des petits enfants et plus particulièrement d'enfants psychotiques pour lesquels se poserait la question d'une pente plutôt schizophrénique, où, selon l'ancienne formule de Lacan, « tout le symbolique est réel <sup>26</sup> », où le sujet traite les mots comme des choses, ou plutôt d'une pente à la maladie de la mentalité. C'est là que nous sommes peut-être amenés à intervenir avec ces enfants, soit à nous insérer dans leur appareillage.

### **Pour conclure**

Lacan insistait dans son commentaire à propos du petit Hans sur le fait que, dans le travail analytique, il importait fondamentalement que le sujet « trouve à qui parler <sup>27</sup> », ce qui me semble une formule vraiment efficiente cliniquement. Mais il y faut préciser, avec Lacan, ce que parler veut dire et là, différence d'avec la psychothérapie, réévaluer radicalement le statut de la parole. C'est là où ce terme d'appareillage me semble d'un usage tout à fait intéressant, puisqu'il prend en compte la dimension de l'inconscient réel, c'est-à-dire l'incidence de l'incommensurable lien d'imprégnation à et de *lalangue*, au et du langage pour tel ou tel sujet, notamment psychotique.

Ainsi, certains sujets psychotiques qui nous sont adressés spécialement pour des troubles du langage manifestent en effet comment l'appareillage est chose singulière à la fois dans ses manifestations et dans ses évolutions et comment nous (psychanalystes mais également orthophonistes, psychomotriciens, soignants) pouvons venir, éventuellement, nous insérer dans leurs manières de s'appareiller et les accompagner un temps parfois long sans préjuger de la

26. J. Lacan, « Réponse au commentaire de J. Hyppolite », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 392.

27. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 344.

suite (sans préjuger de l'organisation de leur psychose, de possibles décompensations ou déclenchements futurs) en suivant en un certain sens cette indication tout à fait précieuse de Ferdinand de Saussure selon laquelle « la langue est une robe couverte de rapiécages faits de sa propre étoffe ».

Rennes, 18 juin 2011

# Marie-Noëlle Jacob-Duvernet

## S'alphabêtire

« The first cut is the deepest. »

C. S.

« Lire et lier, c'est les mêmes lettres, faites-y attention », nous dit Lacan en 1973 dans le séminaire *Encore* <sup>1</sup>. Serait-ce dire que l'on lie quand on lit, mais alors que lie-t-on, oui, que lit-on si l'on lie ? Notre attention convoquée par Lacan m'amène à penser le lien de notre étude annuelle en rapport avec la lettre du lire.

On sait bien que lire c'est toute une affaire puisqu'il y faut une école, un moment institué que l'on dit préparatoire, puisqu'il engage l'avenir. On y pratique l'alphabétisation de l'enfant, qui conjoint en un seul mot les deux premières lettres grecques pour que les autres lettres s'égrènent en chantant.

Et Lacan de s'intéresser à l'école mais pour en subvertir le sens. L'école, nous dit-il, « sans doute maternelle de ce qu'on y procède à la dématérialisation : soit qu'on apprenne à lire en s'alphabétissant <sup>2</sup> ». Entendons bien là que *s'alphabêtire* est pour lui non pas apprendre à lire mais apprendre à lire des lettres. La différence est de taille, entre les deux il y a un monde aurait-il pu dire. La lettre en soi est un pur signe graphique identique à lui-même, hors sens, alors que la lecture s'accomplit du sens à comprendre.

Avec Lacan, réserve-t-on à l'enfant la charge de s'alphabêtire ? Non, nous sommes toujours à l'École, celle de cette alphabétisation qui consiste non à apprendre à lire mais à lire des lettres. « L'écrit

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 109.

2. J. Lacan, « Postface », dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 252.

comme pas-à-lire <sup>3</sup> », visée de la cure analytique elle-même, ce qui fait dire à Colette Soler dans *Lacan, l'inconscient réinventé* <sup>4</sup> : « Analyser c'est chercher l'analphabète [...] conduire le sujet jusqu'à son point d'analphabétise. Et écrivez analphabétise avec l'accent circonflexe, pour ne pas oublier que le signifiant est bête, ce qui veut dire hors sens et contingent. »

Ainsi, l'analphabète serait à la fois l'enfant d'avant la lecture et l'analysant après l'analyse, pour autant qu'on aura pu conduire le sujet jusqu'à ce point. L'alphabétisation scolaire comme apprentissage de la lecture est la marche en avant, à partir des lettres, constituer les signifiants du savoir... L'alphabétisation analysante est de rebrousser chemin, des signifiants de son histoire jusqu'à la lettre de son symptôme. Ainsi, comme le dit Colette Soler, l'analphabète, c'est là avant la lecture et après l'analyse.

Sauf que l'analysant qui a appris ne peut plus s'alphabétiser au sens de la scolarisation, au mieux peut-il s'alphabétiser au sens d'une psychanalyse. En cela nous sommes toujours à l'École entre apprendre et désapprendre.

Ce passage qui concerne l'enfant comme l'analysant est un tournant. Pour ce faire, gardons l'idée qu'il y a un monde.

Ce qu'il y a à traverser pour l'enfant, Lacan le nomme la « dématernalisation ». Je prendrai une illustration littéraire inspirée, pour cette question, et proposerai que cette dématernalisation est l'expression d'un consentement à la lettre, de la perte consentie du tout-sens maternel au hors-sens de la lettre.

Pour l'analysant, cela se nomme la passe. Mais ce rapprochement entre la dématernalisation et la passe est-il compatible quand il est question pour l'analysant de retrouver dans *lalangue* les traces hors sens de la langue maternelle ?

### **La dématernalisation**

Je vais vous faire un résumé du livre de Jeanne Benameur, *Les Demeurées* <sup>5</sup>, avec ses mots à elle, sinon ça gâcherait, car ils sont beaux. Mais entendez ces mots à partir de l'attention demandée par

3. *Ibid.*

4. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 40.

5. J. Benameur, *Les demeures*, Paris, Denoël, coll. « Folio », 2000.

Lacan dans *Encore*, entre le lire et le lier. Car mieux vaut que la jouissance soit liée, comme on va le voir.

Elles sont deux, la mère et la fille, abruties, elles vivent une lourdeur opaque dans le crâne, aucune image ne s'éploie jamais. La femme qui, sans grâce, appuie chaque pied bien à plat sur le carrelage de la cuisine ne se représente rien.

Le monde est opaque, seulement familier dans la buée de la cuisine. L'esprit colle à chaque chose prise sous le regard. Aucun espace n'a réussi à écartier, même infiniment, l'esprit de l'œil. Aucune place ne s'est faite là. L'intelligence a renoncé.

La petite cherche de toutes ses forces réunies là à être regardée. Mais dans l'œil de sa mère, pas d'étincelle. La petite perd chaque matin.

Parfois les objets du dehors sont ramenés à la maison. Étrangers, c'est l'enfant qui les apprivoise. Alors seulement la mère peut les toucher à son tour. Mais ce qui les rendait étrangers a pénétré la petite.

La mère ne parle pas et l'enfant se tait. Le silence entre elles deux tisse et détruit le monde. Prises l'une à l'autre, toute la journée elles restent liées par ce que rien ne peut les disjoindre.

La petite ira à l'école. Il a bien fallu. La mère n'a pas regardé la petite partir, elle l'a suivie de loin, comme font les chiens dont on ne veut pas. La mère est restée devant l'école, demeurée c'est l'autre nom pour l'abrutie qu'elle est.

La petite à l'école, la mère est restée prostrée à la maison à la place de la petite, les bras serrés contre son ventre. Tout le jour. Il arrive ce qu'elle ne connaît pas, l'absence.

Leurs deux vies côte à côte.

Plus tard elle ne restera plus devant l'école. Elle rentrera seule par la même route, le regard tenant encore la petite silhouette devant elle.

La réalité cède. Le désastre du réel a lieu en silence tranquillement. La petite est. Et si personne d'autre ne la voit, c'est parce qu'ils ne savent pas.

La petite est. C'est tout. Il n'y a pas d'absence.

Pour l'enfant une étrange vie a commencé à l'école, elle est une élève. Mais elle n'appartient pas. Reliée à personne. Elle a passé

alliance avec les murs. Dès que les paroles de l'institutrice menacent de pénétrer en elle là où toute chose pourrait se comprendre, elle fuit. D'une enjambée muette, elle se niche où le plâtre du mur délite. Elle fait mur. Elle n'entend plus rien, à l'abri.

Il faut garder le vide.

Ces deux-là peuvent se passer de tout. Même de nom. Le savoir ne les intéresse pas. Elles vivent une connaissance que personne ne peut approcher. La petite est comblée.

La maîtresse a décidé de ne pas céder. Elle mènera cette enfant au seuil du monde par les mots.

L'enfant tombe malade, les mots veulent entrer dans sa tête. Elle a beau, de toutes ses forces, chasser le nom loin d'elle, le nom la poursuit. Le nom est entré, rien ne peut le faire sortir. Très malade, elle ne reviendra pas à l'école.

La maîtresse devant la place vide ne retrouve pas la paix, elle n'a pas compris que l'enfant ne manquait de rien. Elle ne connaîtra jamais leur plénitude. Elle mesure qu'elle est et qu'elle restera seule, cette solitude par laquelle le savoir arrive. À elle, il faudra toujours et des mots et des livres, et nommer les choses ne la délivrera pas. La maîtresse a renoncé à enseigner l'enfant, elle a consenti à la douleur et au bonheur que cela manque.

Plus tard, loin de l'école, dans le silence de la vie retrouvée, par les mots entrés, la petite se met à broder. Elle a trouvé des fils et brodent des lettres. C'est un lent voyage. Elle brode chaque lettre de l'alphabet. Sous ses doigts à chaque lettre qui se dessine les mots arrivent.

Ça ne fait pas de bruit. Elle lève les yeux, guette. Sa mère va dans la maison lourde et tranquille. Les mots dans la tête de l'enfant sont silencieux. Ils ne s'échappent pas. Ils vivent tous seuls, ne font pas mal.

L'enfant s'étonne du secret. C'est tout un monde qui respire sans apparaître. La joie qui l'envahit en silence ne peut pas se mesurer. Le monde s'est ouvert.

### **Demeurer côte à côte**

C'est une belle fiction, au sens aussi de la vérité. Une fiction où l'on pourrait retrouver les traits de la psychose, ici même de la schizophrénie, ce sujet pour qui « tout le symbolique est réel ».

On a là une illustration de cette mise en continuité du symbolique et du réel avec cette indistinction du mot et de la chose. Pour cette femme aucune image ne s'éploie jamais, quand son esprit est collé à la chose.

Cette continuité existe également entre elles deux et témoigne de la dématernalisation qu'il n'y a pas, pour ces deux vies côte à côte. D'être côte à côte, elles sont demeurées au sens exact de mot, de rester là où elles sont, ensemble et hors le temps. Demeurées de ne pas pouvoir bouger séparément, qu'il n'y ait pas entre elles cet espace qu'introduit le nom du père pour que s'effectue la dématernalisation.

Même demeure donc. Pas de vide entre elles deux, c'est à plein.

Ces deux-là ensemble, ce n'est pas un lien au sens de Lacan. Car le lien suppose que l'on noue borroméennement l'imaginaire au réel et au symbolique, ainsi s'inscrit le lien social. Le silence entre elles deux tisse et détruit le monde extérieur par perte du borroméen. Ce non-nouage de l'imaginaire traduit le hors-discours comme le hors-lien social de la psychose.

Et la petite de rester dans cette demeure maternelle, d'y être comblée de ne manquer de rien. Elle ne veut rien apprendre, elle fait mur. Mais pas de ce mur qu'il y a entre l'homme et le monde dont Lacan parle dans *Le Savoir du psychanalyste*, le mur de l'impossible ou du non-rapport sexuel. Ici, la petite *fait mur* inscrivant cette position de repli ou de refus du savoir qui divise. Elle fuit les mots qui pour autant qu'on y consente introduisent la solitude du Un.

Cette fiction est alors l'histoire d'un forçage, d'une dématernalisation miraculeuse et probable à l'aune de l'apprentissage de l'écriture.

La dématernalisation est une alphabétisation, nous dit Lacan, soit qu'on quitte ici la demeure toute-maternelle pour consentir à la lettre.

C'est de passer du tout-sens au hors-sens de la lettre qui permet la constitution d'un monde, d'une réalité. C'est l'absence de sens ou ab-sens – cf. « L'étourdit » – qui organise le monde, c'est à partir du point d'énigme que prend forme la réalité. Ce sont les épiphanies de Joyce qui sont les décombres du discours et dans la psychose ce point d'énigme, crucial au délire en tant que construction.

Lire est bien ici lier. Il s'agit de lier la jouissance à la lettre pour chacun qui sinon reste envahissante dans la psychose.

« Le vide creusé par l'écriture est godet toujours prêt à faire accueil à la jouissance », dit Lacan dans « Litureterre <sup>6</sup> ». Là il nous emmène entre ciel et terre, entre signifiant et lettre. Des nuages, la nuée du langage a fait écriture sur la plaine sibérienne. La pluie creusant la terre, a creusé un vide, un vide de sens. C'est la lettre, comme coalescence entre ce hors-sens et la jouissance. Ce ravinement est propice à lier la jouissance.

La lettre du ravinement de « Litureterre », ou la lettre qui se brode, permet là de cerner le réel de la jouissance de cet enfermement à deux. Cette fixation de jouissance permettrait-elle à cette enfant de s'inscrire, ne serait-ce qu'*a minima*, dans le lien social, un monde se serait-il ouvert ?

La lettre fait trou dans le tout-sens maternel. C'est avec cette lettre qu'elle passe au secret. C'est à elle. Un consentement en secret, insondable, pour reprendre le terme classique lacanien. La lettre est solitaire et solitude.

### **S'alphabêtire et la passe**

Si la dématernalisation s'effectue par l'alphabétisation, comment entendre la passe quand il s'agit pour l'analysant de retrouver dans *lalangue* les traces hors sens de la langue maternelle ? Car c'est de *lalangue*, de la jouissance de *lalangue* que vient le symptôme, celui que le passant a à reconnaître comme sien.

Si nous continuons dans le sens de notre texte, disons que la langue maternelle n'est pas la demeure maternelle. C'est plutôt son envers. Et puisqu'il s'agit de lettre, décortiquons le mot.

Demeure ? Nous avons le « de » de l'appartenance et le *morari* de l'arrêt ou du séjourner. Ainsi les marques de l'aliénation à l'Autre. Qu'est-ce qui peut nous permettre à partir de là de rejoindre la séparation, voire l'identité de séparation <sup>7</sup> telle qu'elle est attendue du passant ?

Utilisons, comme Lacan le fait, l'accent, soit ce simple signe graphique que l'on dessine sur la voyelle et qui en soi ne veut rien dire. Avec l'accent circonflexe de l'alphabétisation, Lacan inscrit la

6. J. Lacan, « Litureterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11.

7. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, op. cit., p. 121.

bêtise du signifiant, son caractère hors sens et ainsi cette direction vers le consentement à la lettre.

Passons maintenant au « de » de de-meure à dé – meure. On introduit un accent aigu sur le « de » de demeure. Le « dé » qui apparaît vient du *dis* et marque justement la séparation, l'éloignement ou le détachement.

On dé – meure comme on se détache de là où on était.

On dé – meure de se détacher du sens de son histoire, la passe vers le symptôme, formation de l'inconscient réel, jouissance de *lalangue*.

Ce petit signe graphique introduit juste une musicalité et, par cette variation de tonalité, une rupture du sens par l'ouverture du mot (*the first cut*).

Alors pourrait-on dire, à s'alphabêtir on dé – meure <sup>8</sup>.

26 novembre 2011

8. Merci à Alfred Rauber d'avoir illustré ce travail d'ouverture du mot dans la passe ainsi : quand on traduit on cherche le sens et on le fixe.

En allemand, le verbe *übersetzen* signifie « traduire » (un texte) et « passer » (d'une rive à l'autre). Lorsqu'il s'agit de la première signification, le préfixe est *inséparable* : « je traduis » : *Ich übersetze*. Pour la deuxième signification par contre, il *se sépare* de la base verbale : « je passe » : *Ich setze über*. Le préfixe *uber* ne se sépare que pour dire « je passe », sinon il reste aliéné au sens et fixé au mot dans le « je traduis ».



**RIP : Réseau psychanalyse  
et institution**

---



# Manuelle Krings

## Silence ! J'angoisse

### Du traitement de l'angoisse du mélancolique dans un lieu d'accueil de la folie

#### **Quel accueil un service public de soins psychiatriques ambulatoires peut-il réserver à un sujet mélancolique ? Quelles visées et quels effets sont possibles ?**

Exercice de praxis freudienne auquel ma pratique m'a conviée. Je travaille au titre de psychiatre dans un lieu d'accueil communautaire de la folie, non résidentiel, inséré dans un milieu de vie urbain en Belgique. Le service, qui relève du secteur public, se donne pour contrainte d'offrir un accueil quotidien et des permanences sociales psychologiques et psychiatriques sans rendez-vous, sur le modèle du « dispensaire ». Les patients peuvent participer à divers ateliers, des groupes de paroles, des rencontres informelles. Ils peuvent aussi consulter sur rendez-vous. Chaque patient peut utiliser l'offre de soins de façon singulière.

C'est dans ce cadre que consulte madame M. Madame M, maniaco-dépressive, a la cinquantaine. C'est une femme intelligente. Il y a une quinzaine d'années, elle a consulté suite à des difficultés conjugales avec violences. Durant des années, elle a soutenu un engagement professionnel, traversant des alternances de travail et d'écartement pour décompensation. Ses accès mélancoliques l'ont menée à de nombreuses tentatives de suicide qui ont eu raison de la confiance de son employeur.

Elle se dit « rejetée », s'accusant de n'avoir pu, comme les autres membres de sa famille, réussir socialement, et se vit comme méprisée, méprisable essentiellement dans le rapport à sa mère et à ses sœurs. Lorsqu'elle a perdu son emploi, elle a participé avec succès à des programmes de réinsertion professionnelle adaptés. Elle

s'est aidée d'une médication par psychotropes qu'elle connaît bien et qu'elle utilise avec à-propos et grande lucidité.

Régulièrement, elle renoue avec ses sœurs et sa mère, qui au fil du temps ont nuancé leur position assertive et surmoïque à son égard, du moins pendant ses accès mélancoliques. Elle a consulté plusieurs services psychosociaux et est devenue clairvoyante quant aux réponses possibles. Les traitements ne sont évidemment pas venus à bout de la répétition de ses accès mélancoliques. Madame M. vit au rythme de ses fluctuations thymiques, dans une répétition de ses comportements venant parer à ses accès d'angoisse et sa douleur d'exister en préservant un lien social précaire. Elle multiplie les liens affectifs difficiles, envahissants et surmoïques, qui se terminent en ruptures violentes et multiples. En trente ans, elle a subi et parfois provoqué de nombreuses ruptures de liens thérapeutiques pour « non-compliance au traitement », qu'elle a vécues dans un laisser-tomber. Elle a toujours refusé opiniâtrement toute proposition d'hospitalisation volontaire.

Depuis la séparation conjugale, qui remonte à trois ans environ, ses accès d'angoisse se sont faits plus présents, mais parallèlement les passages à l'acte ont été moins massifs. Elle n'en est plus passée par des intoxications médicamenteuses frôlant la dose létale dont elle a connaissance. Elle se scarifie, s'épluche les jambes ou surconsomme certains psychotropes avec une visée claire et exprimée dans l'après-coup de chercher à parer à l'angoisse.

Pendant plusieurs années, elle demandait à parler, non pas pour questionner son symptôme mais pour rendre compte de l'évolution de son savoir, clairvoyant d'ailleurs, sur elle et son rapport à l'autre dans une identification imaginaire à la « bonne patiente ».

Dans l'après-coup de ses passages à l'acte suicidaires répétés, elle a opéré, par son travail, un décalage subjectif de la position d'objet déchet à une position de pas tout déchet, ce qui lui a permis au fil du temps de limiter les tentatives de suicide. C'est sur son corps propre qu'elle délimite l'objet déchet, « s'épluchant » les jambes ou se scarifiant plutôt que de se suicider, soumettant son corps à des variations pondérales considérables : « Gonfler jusqu'à me dégoûter puis me priver de manger pour me punir. ».

Ces derniers temps, madame M. consulte dans un état d'angoisse majeure dans l'imminence d'un passage à l'acte et demande avec insistance à être reçue. Elle pose clairement le choix de son adresse, rejetant les autres. Quand elle est aux prises avec l'angoisse, toute réponse est vécue comme une injonction et, dans la mesure où elle est dans l'incapacité d'y donner suite, elle se sent d'autant plus nulle et méprisable, ce qui alourdit son malaise jusqu'à l'insupportable. À ce moment, elle n'attend rien de plus du traitement psychotrope ni même d'une quelconque aide psychosociale. Elle vient uniquement adresser sa douleur d'exister. Elle sait, d'en avoir suffisamment fait l'expérience, qu'il n'y a pas de réponse à son vide pendant ses accès mélancoliques. Et elle l'attend d'autant moins que sa douleur est intense. Elle peut alors déclasser le clinicien et le lui signifie dans l'insulte et la dénonciation.

Un jour, elle demande à être reçue, tant son angoisse est difficile à supporter. Le service de santé mentale, ce jour-là, proposait un atelier maquillage. Elle s'y est rendue dans l'attente de l'entretien et s'est maquillée de telle sorte qu'elle arborait alors un masque de mort. Personne n'a pu l'en dissuader ou en atténuer l'expression. Quand elle se présente, c'est une vision funeste difficile à soutenir qu'elle offre à l'autre. C'est comme un cri silencieux.

Crispée, elle se dira protégée par ce « masque ». Elle avait ainsi mis fin à tout discours bienveillant de l'autre tout en forçant le respect de sa douleur, imposant à l'autre une distance. Face à la présence silencieuse mais attentive de l'analyste, elle rompt le silence par un « c'est monstrueux », puis dira n'être rien, comme la mort.

Elle ne sait que trop bien combien toute réponse est vaine face à ce moment de détresse sans le secours de l'autre. Après ce temps de silence qui acte ce cri silencieux, le néant se bordait, rendant une adresse possible à la condition d'une réponse par un silence qui puisse faire « accusé de réception de l'impossible » de la part de l'auditeur. Elle n'a rien demandé, elle ne m'a pas sommée de me taire, mais d'expérience, toute tentative de réponse est rejetée, j'ai donc pris le parti lors de ces accès d'angoisse de ne plus proposer de réponse sinon de prendre acte.

Elle s'est démaquillée avant de quitter le bureau, le passage à l'acte s'éloignait manifestement, jusqu'à la fois suivante.

Dernièrement, alors qu'elle est en passe de déménager, elle se vit une fois de plus comme incapable et soumise à l'aide d'une de ses sœurs ; elle évoque l'idée de se pendre, propos qu'elle laissera glisser métonymiquement vers sa prochaine pendaison de crémaillère, non sans un soulagement certain.

### **Quelles sont les réponses possibles des services de soins psychiatriques ambulatoires du secteur public face à l'angoisse du mélancolique ?**

À la différence de la psychiatrie classique qui diagnostiquait la psychose à partir du repérage de l'automatisme mental et qui prenait en compte la parole et les affects des patients adressés au psychiatre, la psychiatrie moderne a pour objet les symptômes rassemblés en syndromes. Elle se veut technique scientifique issue de l'application des neurosciences et se flanque des sciences humaines comportementales. Elle repère la psychose sur l'existence de productions délirantes exprimées et elle y répond par des idéaux de santé mentale et des exigences d'aptitude au lien social.

L'idéal des soins médicaux prône une bienveillance désespérante des soignants. Se laisser guider par cet idéal prétend protéger le sujet de son angoisse (et les soignants de la leur !). Vouloir écarter tout risque de passage à l'acte conduit à un point de rupture qui provoque l'exclusion du sujet, augmentant paradoxalement ce risque de passage à l'acte. Le traitement bascule alors soit vers les soins contraints et la *furor sanandi* médicale, soit vers l'aveu d'impuissance des soignants et le laisser-tomber du patient. C'est bien à ce point de rupture que madame M. a confronté les services de santé mentale, rupture du lien thérapeutique actant le laisser-tomber auquel le sujet mélancolique est confronté.

Madame M. continue à consulter dans notre service et à rejeter d'autres lieux d'accueil qui pourtant proposent le même genre de logistique. Pourquoi ? Qu'est-ce qui motive son choix ?

Madame M., sans l'élaboration d'une métaphore délirante, est confrontée directement au réel. Afin de ne pas s'en remettre à l'Autre et s'exclure comme sujet, elle n'a pas d'autre choix que d'en passer par l'angoisse. Mon hypothèse est qu'un lieu de traitement qui s'oriente de l'éthique analytique est le seul qui permette à madame M. d'alléger le poids du réel auquel elle est confrontée.

**En quoi une pratique psychiatrique qui se réfère  
à la psychanalyse est-elle spécifique ?  
Quels peuvent en être les effets ?**

Pour les psychanalystes, pas tout psychotique décompensé n'élabore une métaphore délirante et pas tout psychotique ne décompense. La psychose n'est donc pas seulement affaire de psychiatrie et de signes objectifs. Elle est effet de l'insondable « décision de l'être <sup>1</sup> », non sans rapport avec une position de jouissance face au désir de l'Autre : l'Autre persécuteur de la paranoïa, l'Autre absent du schizophrène, l'Autre surmoïque de la mélancolie.

Le traitement de la psychose est indissociable de la relation où se questionne ce que le sujet peut être pour l'Autre avec ses conséquences au niveau du lien social, ce qui n'exclut pas l'usage des psychotropes ni le travail psychosocial, à condition de ne pas faire l'impasse sur le traitement des effets du réel.

Pour le psychiatre-psychanalyste, il s'agit d'inverser les priorités entre idéal et réel de la clinique : une offre analytique, c'est pouvoir soutenir une présence dans le transfert et se faire l'adresse d'un discours, non pas dans le but d'une communication qui vise à la réadaptation et à la réintégration dans le lien social, mais pour s'ouvrir à l'inattendu et à l'inintelligible, du même coup à l'ininterprétable, rendant l'avenir du sujet imprévisible. L'effet thérapeutique ne se mesure pas à des résultats liés à l'exigence du rapport social dominant.

Les répercussions dans le lien social et dans le concret de la vie quotidienne sont pourtant au cœur de l'expérience subjective dans la psychose <sup>2</sup>. La réponse institutionnelle, incluant une pratique pluridisciplinaire, est bien souvent la seule réponse praticable face aux conséquences du mode de jouissance dans la psychose décompensée <sup>3</sup>, en particulier quand le sujet n'élabore pas de métaphore délirante ou quand celle-ci avorte.

La folie ne fait pas en soi destin et elle est singulière.

Orienter une pratique pluridisciplinaire par la psychanalyse a un prix pour l'équipe de soins, c'est s'engager dans la *praxis* comme Freud l'a introduite. Cela implique qu'il ne suffit pas de se servir des

1. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 177.

2. A. Zenoni, *L'Autre Pratique clinique*, Toulouse, Érès, coll. « Point hors ligne », 2009, p. 37.

3. *Ibid.*, p. 41.

concepts, fussent-ils psychanalytiques, mais de les interroger à partir de la clinique.

Au moment de l'acte de fondation de l'EFP, Lacan ne réserve-t-il pas une place à la « psychanalyse appliquée ». Celle-ci inclut les « groupes médicaux [...] pour peu qu'ils soient en mesure de contribuer à l'expérience psychanalytique ; par la critique de ses indications dans ses résultats [...], soutenant le droit fil de la praxis freudienne <sup>4</sup> ».

La praxis de la psychanalyse est une question éthique. Comme Jacques Adam l'écrit dans un article, « il s'agit de poser la question des relations entre théorie et pratique non seulement en termes techniques mais aussi en termes d'éthique et en dehors de toute référence idéologique <sup>5</sup> ».

Une mise en œuvre des théories psychanalytiques sans questionnement confinerait à l'idéologie. À l'autre extrême, « le savoir-faire n'est pas suffisant [...] même si l'ignorance de la théorie et des concepts lacaniens n'empêche pas d'écouter ni de soigner <sup>6</sup> ». La théorie dans le champ analytique opère comme un outil <sup>7</sup>. La psychanalyse n'est pas un système de pensée. Pas de clinique sans théorie, pas de théorie sans clinique.

S'il existe des éléments poïétiques de la praxis analytique, ceux-ci ne peuvent apparaître qu'à la condition de la prise en compte de l'incertitude qu'implique le questionnement des concepts inhérent à la praxis.

### **Quelques repérages à propos de l'angoisse dans la mélancolie**

La phase mélancolique se caractérise par le lâchage de l'Autre. Le sujet ravalé au rang d'objet déchet est submergé par une « douleur atroce que rien ne peut venir tamponner <sup>8</sup> », comme le dit très justement Patrick Valas. Une pure douleur d'exister qui s'accompagne

4. J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 231.

5. J. Adam, « Praxis de la théorie en psychanalyse, une question éthique », *Revue de psychanalyse du Champ lacanien*, n° 9, 2011, p. 134.

6. *Ibid.*, p. 135.

7. J. Lacan, « Discours de conclusion au congrès de l'EFP », Aix-en-Provence, 23 mai 1971, *Lettres de l'EFP*, n° 9, décembre 1972, cité dans la note 7.

8. <http://www.valas.fr>, « La dépression n'existe pas, la douleur d'exister, oui ».

du cortège des commentaires surmoïques. C'est un affect majeur éprouvé quand le sujet est arraché aux amarres de la vie, hors dialectique du désir.

Mais cela ne dure pas toujours, Freud l'écrit dans « Deuil et mélancolie » : la mélancolie termine son cours après un certain laps de temps sans laisser derrière elle d'altérations apparentes et grossières <sup>9</sup>.

Dans la mélancolie, en dehors des accès d'angoisse, le délire d'indignité est tout ce qui reste d'élaboration symbolique au sujet <sup>10</sup>. Le délire permet de recouvrir le trou du symbolique, mais élaborer une métaphore délirante qui fasse suppléance ne peut être que le résultat d'un long travail, auquel tout psychotique ne s'attelle pas. Il arrive aussi que ce délire avorte, laissant le sujet face au vide, et c'est alors qu'il peut éprouver l'angoisse. Sans l'appui d'une métaphore délirante, le sujet mélancolique est contraint de s'identifier au trou dans le symbolique. Il devient alors pur objet, déchet jeté dans le monde hors de la dialectique du désir.

De ma lecture du chapitre qui traite de l'angoisse dans l'ouvrage de Colette Soler *Les Affects lacaniens* <sup>11</sup>, je prendrai les repères suivants.

L'angoisse est l'affect majeur de séparation. « Ce qui angoisse [...] c'est le vide de la signification comme énigme de l'Autre. [...] auquel s'ajoute une condition [...] que le sujet [...] l'*angoissable* se sente concerné dans son être propre <sup>12</sup> » – quelque chose qui lui échappe mais qui le concerne.

« L'angoisse, entre énigme et certitude [...] vaut aussi bien pour la névrose que la psychose, à ceci près que le psychotique se place comme référent universel <sup>13</sup> » ; le sujet se trouve pris sans le secours de l'Autre. « L'angoisse est moment de "destitution subjective", soit imminence de se réduire à l'objet <sup>14</sup>. » Elle survient sur le mode de la coupure.

9. S. Freud, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie* (1915), Paris, Folio Essais, 1968, p. 161.

10. C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 130-131.

11. C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011.

12. *Ibid.*, p. 24.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*, p. 25.

L'angoisse est « un affect qui a une portée ontologique <sup>15</sup> ».

Que justifie alors que madame M. tienne quand même à nous consulter lors de ses moments d'angoisse ? Elle ne vient pas chercher une réponse qui viendrait donner sens à cette angoisse. Une telle attitude disqualifierait le soignant. Elle ne vient pas non plus pour le silence de l'absence.

### **Quelle est alors l'offre de l'analyste et selon quelle éthique ?**

Lacan, dans son séminaire, définit l'éthique analytique comme une position par rapport au réel et non par rapport aux normes et aux valeurs du discours <sup>16</sup>.

L'offre analytique implique pour l'analyste de prêter sa présence en incarnant à partir de son manque à être une position où l'Autre est séparé de sa jouissance, présence sous-tendue par l'éthique analytique, laquelle n'est pas du côté de l'idéal mais est relative au désir de l'analyste <sup>17</sup>.

Le désir de l'analyste ? Colette Soler écrit : « [...] c'est un désir bien étrange qui pousse l'autre, l'analysant, à se cogner au réel qui le dépasse et dont il ne veut rien savoir. Étrange amour du prochain ! Pour qu'il ne soit pas suspect, ce désir, il faut à coup sûr que l'analyste soit bien assuré que le bénéfice est possible, au terme. Et d'où peut lui venir cette assurance, si ce n'est de sa propre expérience à condition qu'elle lui ait démontré que la détresse transférentielle est réductible <sup>18</sup> ? » Pousser l'analysant à se cogner au réel vaut pour la névrose, dans la psychose on ne pousse pas, on accueille cette cognée sur le réel.

Ne pas céder sur son désir implique de maintenir l'offre d'un impossible à dire inclus dans le réel de la cure. Avec un sujet psychotique qui ne recourt pas à l'anesthésie radicale des psychotropes, le désir de l'analyste mène à prêter sa présence dans le transfert et à accepter la confrontation au réel « de la part d'un être qui subit les effets de sa structure <sup>19</sup> ». Le psychanalyste est conduit à un point de

15. *Ibid.*, p. 26.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 21.

17. L. Izcovich, « Éthique et politique », *Mensuel*, n° 35, p. 39.

18. C. Soler, *Les Affects lacaniens*, *op. cit.*, p. 135.

19. *Ibid.*, p. 63.

non-choix, dans un acte qui lui fait horreur, en particulier dans ces moments de destitution subjective auxquels seuls certains psychotiques nous convient.

Dans le cas de la mélancolie, quand le délire fait défaut, l'appel à l'analyste pourrait prêter à confusion et se faire entendre comme un appel à une réponse surmoïque, mais une telle réponse est pathogène. Freud déjà en 1915 invitait les cliniciens à ne pas contredire le mélancolique : « Il doit bien avoir, en quelque façon, raison et décrire quelque chose qui est tel qu'il lui paraît <sup>20</sup>. »

Je reprends à mon compte une question que pose Colette Soler dans *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose* : « Comment l'analyste, s'il ne se prête pas au rôle de surmoi, peut-il, de sa présence conjuguée à son silence, faire autre chose qu'incarner le néant <sup>21</sup> ? »

Dans le cas de madame M., face au cri silencieux de l'angoisse, rien à dire sinon qu'elle n'est pas sans effet sur le sujet et sur l'autre. Le « pari » est que c'est bien à entendre quelque chose du cri silencieux qui donne sa portée ontologique à cet affect.

Face à ce cri silencieux, un silence. Pas le silence de la mort mais une absence de recherche de sens, plutôt un dire silencieux qui permet de ne pas incarner l'Autre mais un autre présent et qui tente de différencier le néant du vide, de l'absence de réponse dans l'Autre. Un dire silencieux d'être corrélé à la parole.

Moment de rencontre impossible lié à ce réel, rencontre qui dans le transfert de madame M. institue l'analyste comme « objet actif », d'autant plus que l'analyste en question n'est pas investi comme sujet supposé savoir. Madame M. ne suppose pas de savoir à l'autre et pourtant elle choisit d'adresser non pas l'énigme de son symptôme mais l'angoisse qu'elle subit comme effet de sa structure. C'est bien pour ne pas s'exclure comme sujet qu'elle vient et revient.

## Conclusion

Une pratique hors cure et à plusieurs offre la possibilité d'inscrire le silence dans un discours institutionnel. À ce moment précis, le social et le médical sont mis hors d'adresse.

20. S. Freud, « Deuil et mélancolie », *op. cit.*, p. 150.

21. C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, *op. cit.*, p. 133.

Moment de destitution subjective sans qu'un autre puisse faire référence... et pourtant elle vient...

Accueillir au sein du dispositif thérapeutique institutionnel une angoisse face au réel, sans faire l'impasse sur le silence nécessaire, acte la détresse du sujet dans le laisser-être au risque du désêtre impartageable, sans le laisser-tomber. C'est après qu'une réponse du social et du médical sera possible.

Il s'agit donc de maintenir la permanence d'une adresse, à ne pas confondre avec la permanence de la prise en charge institutionnelle <sup>22</sup>. La permanence et la multiplicité des adresses de ce type de dispositif sont une alternative nécessaire à la cure type pour quelqu'un qui n'entre pas dans cette démarche.

L'accueil sera soin à condition que le sujet rencontre une figure de l'Autre, si au moins un des membres de l'équipe prend une position d'analyste, position qui s'appuie sur son manque à être en tant qu'il se dégage d'une position de jouissance.

Un mélancolique peut ne pas se contenter de l'anesthésie des psychotropes. Il n'élabore pas non plus nécessairement une métaphore délirante qui puisse recouvrir le trou du symbolique. Au moment où il éprouve l'angoisse, aux prises avec son désêtre, il ne peut alléger le poids du réel qu'à en faire part, mais à condition qu'il n'y ait pas de réponse pragmatique qui risque de précipiter un passage à l'acte ou rompre le lien thérapeutique.

Le passage à l'acte advient quand le sujet ne trouve plus rien qui lui serve de rempart à l'initiative de l'Autre <sup>23</sup>. L'angoisse reste le seul rempart, face à quoi l'analyste, s'il respecte l'éthique analytique, n'a pas d'autre choix que de faire offre d'un dire silencieux.

Ne serait-ce pas là de l'ordre de l'acte analytique qui fait horreur. Cet acte « qui ne supporte pas le semblant <sup>24</sup> ». Un acte analytique hors cure type, un acte qui s'appuie sur un désir d'analyste en institution ?

22. A. Zenoni, *L'Autre Pratique clinique*, op. cit., p. 43.

23. L. Izcovich, « Santé mentale et désir du psychanalyste », *Mensuel*, n° 12, 2006, p. 11.

24. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 280.

# Isabelle Rappacioli-Senau

## Pas-sans \*

Quel chemin peut permettre d'innover et de créer quand on est éducateur ? Pour ma part, mon parcours professionnel institutionnel m'a mise sur la route de cet outil qu'on nomme la psychanalyse. Cela aurait pu en être autrement. Ce fut une découverte, mais ce n'est plus un hasard. Je profite du thème de cette journée pour me retourner sur la vingtaine d'années de mon « apprentissage d'éducatrice » commencé en 1985. Cet apprentissage, je le reçois de ce qu'on appelle « le terrain ». Certes, c'est un témoignage personnel, mais qui relève de mon expérience d'éducatrice et de l'enseignement qu'offre la psychanalyse. Cet enseignement peut-il être pertinent pour la pratique de l'éducateur ?

Mes premières rencontres avec le métier se sont faites dans un internat pour enfants dits « cas sociaux », puis en IME avec des enfants dont les pathologies diverses concernaient particulièrement la psychose, ensuite auprès d'enfants polyhandicapés.

Dans ces institutions, il y avait un débat sur la psychanalyse : son retrait, sa mise à distance ou sa mise « au silence ». Mon hasard, c'est que dans chacune j'ai rencontré des psychiatres et des psychologues concernés au plus près par celle-ci et qui, à travers leur clinique et leurs questions, m'ont donné quelques coordonnées. J'ai d'abord peu compris mais s'est installée une curiosité qui a suscité jusqu'à ce jour mon désir de savoir. Mes débuts de stagiaire-éducatrice étaient basés sur mon envie d'apprendre et, à l'époque, d'en découdre avec le malheur des hommes. Ce que j'en ai appris, en plus de vingt ans, est une déconstruction de mes diverses convictions, comme « aider l'autre souffrant », et de la façon dont je l'imaginai,

\* Intervention à la Journée nationale des hôpitaux de jour à Paris le 19 mars 2011.

ce n'était pas pertinent. Mes idéaux se sont « cognés » à l'Autre de l'institution, à sa réalité que j'ignorais alors.

Dans un premier temps, j'ai transformé mon regard sur l'autre, ne le voyant plus comme simple « handicapé », ayant besoin d'aide et d'être protégé. J'avais une position de « touchez pas à ceux dont j'ai la responsabilité », responsabilité que je croyais avoir ! Forcément j'étais là pour quelque chose, ils pourraient compter sur moi ! Il ne s'agissait pas encore à l'époque de sujets mais d'individus ou de personnes. Je ne pensais pas qu'il pouvait y avoir un espace entre ce que je considérais être « le bien » pour eux et ce qu'ils pouvaient en penser. La clinique a fait vaciller mes certitudes et les professionnels m'ont poussée à réfléchir. Avec quelques enfants trisomiques, je me suis retrouvée face à leur humeur changeante : par exemple lorsqu'ils sont décidés à ne pas faire un atelier, repliés dans leurs pré-occupations et dans leur impossible.

Je me suis usée dans un dialogue et dans des compromis inaccessibles... J'apprenais le métier, j'apprenais surtout que je n'avais pas de prise sur ce qui leur arrivait. De quoi pouvait-il s'agir ?

D'ailleurs, j'ai eu une première rencontre avec une adolescente, retirée dans sa « bulle », qui, lorsqu'elle était en difficulté, s'asseyait contre un mur, se balançait durement. Son dos était très abîmé, frontière d'une vie humaine et d'un ailleurs moins sûr. Elle n'acceptait pas le coussin qui aurait « protégé » son vécu physique ; mais finalement, qui cela aurait-il protégé ? Impressionnée, je venais parfois me risquer à m'installer à côté d'elle. C'était mon seul courage. Aucun mot ne sortait de ma bouche.

Avec les enfants polyhandicapés, j'ai risqué d'emblée mon avenir professionnel débutant : continuer ou pas. Enfants alités, déformés, sondés, tuyautés, rachitiques, paralysés : corps morbides. Où se trouvait la vie ? Complètement démunie, j'ai découvert le rien dans lequel se trouvait mon être. De quoi me soutenais-je ? Ici, la vie ou la mort, je ne faisais plus la différence, cela se collait. Je me suis adressée à quelques-uns de l'équipe, pas n'importe lesquels, ceux pour qui quelque chose était encore vivant, possible, car ils en parlaient. Il y a eu les rencontres avec les professionnels, ceux qui m'ont aidée pour continuer dans ce travail que je décidais d'affronter. J'ai questionné le corps, la mort réelle, la mort psychique, la vie. Je les

entendais eux-mêmes se soutenir de références psychanalytiques et ma lecture a commencé.

Plusieurs mois se sont écoulés, et d'avoir observé, échangé et lu, je me suis décollée de mon inertie, j'ai arrêté de penser que leur vie ne tenait qu'à l'espace d'un lit, sans avenir. Il y a ces enfants miracles qui m'ont proposé, alors que j'avais moi-même un sentiment d'inexistence, ce geste qui vous parle : notamment leur regard très intéressé, curieux. Ou encore leurs doigts ou leurs mains tendues vers mes propositions. Et un jour, pour certains, le son de leur voix comme une mélodie. Dans le quotidien, certains m'ont montré que je n'étais pas absente. Je les découvre dans leur lit, j'apprends à faire avec eux, là où leur vie se trouve et les emmène. À être avec eux, j'ai appris à faire avec l'insupportable, c'est-à-dire celui qui me concerne : mon angoisse, mon approche incertaine, mes pensées difficiles, le mot qui n'irait pas. Eux, à leur manière, dénoncent la vie. J'ai appris avec eux qu'aussi loin que peut être transporté l'humain dans sa propre position subjective, il y a un sujet à reconnaître ayant quelque chose à dire. La psychanalyse me permet d'élaborer et d'extraire de mon quotidien d'éducatrice cette substance vivante, c'est-à-dire à ne pas répondre seulement du côté des besoins.

Les adolescents psychotiques m'ont enseigné à faire attention à leur sensibilité. Celle qui risque de les faire, comme on dit, « déclencher ». Ils m'ont enseigné la prudence et la confiance à avoir dans leur dire. Apprendre à leur accorder un savoir sur ce qui leur arrive et sur la façon dont il est possible pour eux de faire avec et pour l'éducateur de les accompagner, de les border, de limiter. Aucune prétention à les « éduquer » car il ne s'agit pas de robots, mais il s'agit de prendre en compte un état de structure psychique qui modifie le rapport à l'Autre, et à l'autre. Comprendre que certains paroles-gestes, positionnements-situations peuvent provoquer un état de danger imminent pour eux. Pour autant, un accompagnement est possible, déjà, par une présence qui accueille leurs écarts symptomatiques.

Cette clinique m'a appris la place qu'il faut laisser à l'autre. Je me suis « vidée » de mes attentes, pour apprendre à faire autrement dans mon accompagnement. Apprendre à tenir compte de leur logique, de ce qui est énigmatique pour chacun dans sa rencontre avec l'autre. Les accompagner là où ils peuvent trouver un peu d'eux-

mêmes, avec leur bricolage subjectif, celui qui les fera tenir un peu dans ce monde qui peut leur sembler opaque. La question signifiante pour chacun a pris toute sa dimension. La rencontre ici avec un collègue psychologue orienté dans sa pratique par la psychanalyse m'a donné un éclairage et j'ai poursuivi.

Il y a quatre ans, je ne suis pas arrivée par hasard dans un hôpital de jour accueillant des enfants présentant un syndrome autistique : la rencontre avec la jeune fille dont je parle au début était restée dans ma pensée. J'avais aussi abordé, dans mon analyse, ce qui concerne ma propre solitude humaine. J'ai voulu rencontrer celle qui peut être la leur, aller à la rencontre de nos solitudes communes. Ces enfants sont présents au monde de façon bien différente, comme « absents » ou sans cesse en mouvement, chacun semble porter et poser sa question à sa manière face au monde qui les entoure. Quel possible dans la relation que cherche à établir l'éducateur ? Cela demande d'emblée une attention particulière dans la rencontre. L'éducateur accompagne et porte dans le quotidien leurs questions concernant leurs difficultés d'être avec un « trop », un trop d'angoisse, de cris, de peur ou d'inertie, avec un corps montrant l'énigme de l'image non constituée. Je suis frappée par cette question du corps si présente chez ces enfants. C'est par lui souvent que l'on passe pour entrer en relation. J'ai souvenir d'un enfant allongé presque toute la journée, je l'ai vu sourire la première fois où de ma hauteur je faisais passer un voile sur sa joue. Un geste ou une parole produit des effets sur le corps : mouvement, déplacement, interrogation du trop, apaisement, pacification d'avec la jouissance.

La réduction de ces manifestations, c'est là, il me semble, la visée institutionnelle principale. L'éducateur en est tellement pré-occupé qu'il participe avec l'équipe à rendre à ses enfants, par la parole, un corps moins souffrant, moins énigmatique dans ses diverses manifestations destructurées et destructurantes. Nous essayons de conjuguer le pluriel de nos professions car l'éducateur n'est pas seul : l'institution, les parents, l'extérieur. Conjuguer ensemble l'acte de donner une parole à leur corps, de leur en témoigner une compréhension.

Comme par exemple avec Amid lors d'une sieste. Il est sur des coussins et je lui tiens les pieds comme il le demande. La femme de

service entre pour prendre le panier de la collation du matin. Amid veut se lever, je le retiens, il se débat, alors je m'impose un peu plus. Réponse : griffures et battements de pied. Je comprends trop tard qu'il veut aller à la rencontre de la femme de service, qu'il veut lui dire quelque chose qui passe par son déplacement corporel. Je lui dis que je n'ai pas fait le lien tout de suite, que c'est très bête de ma part de ne pas l'avoir laissé aller voir la femme de service et de l'avoir retenu. Reproches que je me fais à voix haute mais que je lui adresse. Il finit par poser son pied sur ma bouche en se calant entre mes jambes. Il veut que je lui reprenne les pieds et me fait comprendre de me taire. Je lui dis que je vais me taire puisqu'il le veut. Je sens qu'il se relâche. Ensemble, mais chacun dans notre silence, lui à ses affaires, moi à mes questions internes. Apprendre à se taire est une leçon d'Amid qui peut servir et être opérante avec d'autres. Cela m'évoque *Le Petit Prince*. Dans ce livre, le Renard qui souhaite être apprivoisé, avec patience comme il le dit, demande au Petit Prince : « Tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près »... Ces enfants, pour ne pas avoir à faire avec la parole, ont la stratégie parfois de se boucher les oreilles, parfois de faire du bruit, « des sons pour bloquer le passage à la parole <sup>1</sup> ». L'enfant vous rappelle que vous n'êtes pas le seul maître dans cette rencontre.

L'éducateur accueille le symptôme, il n'est pas dans la rectification ou dans le dressage de celui-ci. Nous l'accueillons, c'est ce qui nous fait parler : qu'est-ce que chacun supporte de cela ? Le symptôme tient le sujet, c'est sa manière à lui d'exister. Il est seul à décider de la suite à lui donner, quand il aura fait d'autres expériences, moins dans la jouissance, moins envahissantes. Je pense à une petite fille qui s'est mise au travail. Elle sautait, criait, s'ajustait face au monde avec un objet et ne se posait pas. Presque impossible pour elle d'arrêter le mouvement. Aujourd'hui, les efforts qu'elle fait pour attendre produisent des larmes qui n'existaient pas. Ses cris se raréfient et deviennent des murmures. L'objet qui paraît important tombe quelquefois. Elle devient accessible à nos paroles.

1. E. de Cacqueray, « Enfant et institution : d'une demande à l'Autre », après-midi du RIP à Avranches, dans ce numéro.

Je pense à ce petit garçon qui ne voyait le monde qu'en position allongé. Il s'est redressé au fil des mois, à tel point que, lorsqu'il a été question d'un passage dans le groupe des moyens, il n'a pas attendu notre rythme. Je lui ai remis ce choix entre les mains : « Il y a une place dans le groupe 2, on hésite entre toi et Untel, si tu penses que tu es prêt tu nous le fais savoir. » Il a montré son accord au fil des jours, en y allant de plus en plus. Alors nous, éducateurs, imaginons un passage progressif parce que nous sommes prévoyants et organisés... Et un lundi matin il est allé directement dans le groupe 2 avec ses affaires. Au rythme de son émergence et de sa décision de sujet. On peut à partir de là y lire comment, pour lui et pour d'autres, être debout, faire chaque pas relève d'une décision de leur part mais à laquelle nous participons peut-être.

Mes collègues m'apprennent à penser plus en termes de groupe car ce n'est pas une chose à laquelle je pense. Avec ces enfants, le groupe n'est pas une évidence, car même si cela peut être bénéfique, ils ne supportent pas la dualité sans se sentir menacés. Et aussi parce qu'il est « difficile pour eux de s'inscrire dans un groupe puisqu'ils ne peuvent se compter parmi les autres, ils se perdent face aux autres puisqu'ils n'ont pu suffisamment s'identifier <sup>2</sup> ». Parce que je crois que si quelque chose du groupe s'inscrit, ce sera pour l'éducateur, par leur initiative, le repère d'un changement. À l'anniversaire d'un garçon, une petite du groupe a pris la flûte et a joué de la musique... à sa manière. Nous leur avons formulé comment c'était un beau cadeau d'anniversaire de sa part. Dans ce même temps, le garçon à l'honneur a eu un beau sourire. Ou récemment alors que je joue à la balle avec Yves : Fanny est là, accrochée à la poignée de la porte, l'air de rien. Je suis à côté d'elle quand je fais les passes à Yves. L'air de rien moi aussi, je lui dis : « À toi Fanny, lance la balle à Yves » et je le désigne du doigt. Elle le fera deux fois avec un certain plaisir. Nous essayons de faire entrer les enfants dans le circuit des échanges, travail collectif de l'institution à l'aide aussi d'autres outils qui sont alors seulement proposés.

À l'hôpital de jour je rencontre les parents. Ils ne me connaissent pas et c'est de leur enfant qu'il s'agit. Ce n'est pas toujours facile de faire connaissance. Nous échangeons sur le quotidien pour être

2. *Ibid.*

attentifs et apprendre ainsi à faire un bout de chemin pour leur enfant. L'important est de nous articuler du mieux possible dans les divers espaces d'échanges.

Apprendre de l'autre, apprendre de l'enfant autiste, c'est un retournement auquel je ne m'attendais pas dans mon parcours d'éducatrice. Apprendre de l'enfant, ici autiste, pour nous en rapprocher, est un enseignement et un positionnement que nous propose la psychanalyse. Ce changement, je l'ai fait avec et par la psychanalyse.

### **Nous pouvons nous poser la question ainsi : que risque l'éducateur sans la psychanalyse ?**

L'illusion que ce serait lui la bonne réponse pour l'autre. Illusion d'une maîtrise à vouloir combler l'autre dans le manque qu'on imagine chez lui. Glisser sur la pente du « je sais pour toi », du côté d'un savoir, d'un pouvoir, et de s'en faire le maître. Le risque de ne pas se dégager de ce que véhicule l'imaginaire et rendre la relation symptomatique d'un face-à-face qui devient terrible : « Il le fait exprès », « il m'en veut », « il me provoque ». Ou encore le risque du passage à l'acte ou d'un certain corps à corps, entre rejet et passion. Le risque du déchaînement de notre propre jouissance dans la rencontre de l'insupportable de l'autre dans le transfert produit par ses enfants. Pour Lacan, la formule la plus générale de la folie est l'identification du sujet à son moi et c'est une forme de méconnaissance. La psychanalyse peut permettre d'éviter cette identification, de se déplacer par rapport à cette fonction imaginaire : par exemple, celle de se prendre pour un éducateur !

La répétition concerne tout le monde, plus particulièrement l'éducateur dans sa fonction. Le risque de la répétition est de n'avoir qu'une seule réponse, celle généralisée, du côté du bien, du mal, de la morale. Celle, commune, du « tous pareils », idéalisme de notre société d'aujourd'hui. Éduquer en hôpital de jour, et ailleurs finalement, c'est comment dans la répétition du quotidien l'éducateur tient compte de chacun, dans la particularité de chacun à lui poser sa question, à lui, l'éducateur. C'est recevoir la question de son « Être », d'accepter d'en être dérangé et de recevoir sa difficulté pour lui permettre de les transformer en question. Cependant, face à un vécu brut, tout n'est pas à lire à « l'instant t » avec la psychanalyse, c'est

impossible : elle ne propose pas une maîtrise, elle permet quelques hypothèses après coup et de repérer certains « virages » en rapport avec le « trop » ou du côté de l'apaisement de l'enfant.

Je pense à ce garçon arrivé il y a trois ans, qui se présentait comme un « bloc ». Lui prendre la main, c'est se confronter à une surface raide, dure, un toucher presque impossible car non modifiable dans le contact de ma propre main. Un danger pour lui. Un corps qui ne se laisse pas faire. Aujourd'hui, sa présence au monde est en train de se modifier : par exemple, il marche les jambes très écartées, elles fonctionnent l'une après l'autre comme si elles étaient très différentes ; depuis quelque temps elles se rassemblent, lui permettant de se tenir debout avec une autre stabilité, avec une autre façon d'avancer. Parfois il s'essaye à courir et cela s'accompagne de grands cris, d'un élan vers l'avant. L'autre devient une présence. Notre parole semble à sa portée et en ce moment il a un nouvel intérêt : il explore son corps dans le miroir avec une certaine jubilation, en particulier sa bouche.

Je vais me permettre, dans ma conclusion, de faire une digression. Je suis arrivée dans des institutions où s'opérait le passage de la passion à la haine de la psychanalyse : entre 1965 et 1985, elle a fini par « mal voyager », « maladroitement consommée » ou « maladroitement interprétée » par quelques-uns qui en attendaient « tout » ou « trop » comme de la vérité. De cette histoire, inscrite dans la mémoire institutionnelle, un discours collectif circule comme un symptôme : « Il n'y a pas que la psychanalyse ! », « la psychanalyse a détruit des familles et a conduit les institutions au désastre », ou « on attend que le désir émerge » pour dire qu'il ne se passe rien. Ce serait peu en savoir sur la place qu'il tient au cœur même de l'être.

Bien sûr, la psychanalyse ne peut pas tout, elle a ses propres limites. Il n'y a ni supériorité ni infériorité d'elle sur d'autres traitements, chaque sujet se saisissant de ce que l'Autre de la société lui propose. Elle n'a pas d'idéal, et n'en soutient pas. Pas d'idéologie, elle est une lecture au plus près du sujet, respectant celui-ci dans ses contours symptomatiques. Son usage n'est pas à tirer « du côté d'une technique mais de son éthique <sup>3</sup> » quant au sujet.

3. *Ibid.*

Les limites de la psychanalyse, Freud les a lui-même évoquées dans le temps de son élaboration. Il n'a pas donné, ce que d'autres ont cru saisir, « toutes » les réponses à l'homme. Il a découvert comment « l'homme n'est pas maître en sa demeure ». Il a fait apparaître le décentrement du sujet, « l'Autre scène », c'est-à-dire l'inconscient. Et « il n'y a que deux grandes références sur cette question : Freud et Lacan. Ils sont les deux seuls dans l'histoire de la psychanalyse à s'être employés à la mise au point du concept de l'inconscient <sup>4</sup> ».

En vingt-cinq ou trente ans, beaucoup d'écrits sur le thème des institutions et la psychanalyse sont parus. Pourtant circulent encore les dires énoncés plus haut pour ne pas savoir que l'institution et la psychanalyse ne s'occupent pas de la même chose. C'est toujours d'un excès que souffre la société, à vouloir imposer un seul discours : après la psychanalyse, la pharmacologie, la neuroscience... Aujourd'hui la « figure des experts » comme nouveaux « sujets supposés savoir <sup>5</sup> » voudrait désolidariser, désocialiser, précariser les institutions au niveau du socle de signifiants qui désignent leur travail : soin psychique, accompagnement, santé, repérage du sujet, projets... au profit de signifiants tels que technicien, technique, rentabilité, lisibilité de l'acte... Suite d'une histoire des institutions avec la psychanalyse comme outil. C'est un autre tournant de la société et de sa politique de santé, alors qu'au moins un en avait prédit les conséquences depuis 1970 dans *L'Envers de la psychanalyse*.

Il me semble que la psychanalyse propose des « garde-fous », sur lesquels l'institution peut s'appuyer pour ne pas céder sur son identité professionnelle, sur l'accompagnement des patients, pour tenir à partir d'une pratique éclairée ! Elle est une proposition pour l'éducateur qui prend en compte de quoi est fait le sujet, c'est-à-dire de paroles, de signifiants, de symptôme, de sa jouissance, du réel. C'est ce qui la rend si universelle, humaniste et rigoureuse, puisqu'elle concerne tout le monde.

C'est là qu'elle permet, à nous éducateurs, de créer et d'innover dans notre relation à l'autre par l'éclairage et le repérage qu'elle propose : passants dans les institutions, mais « pas-sans » la psychanalyse.

4. C. Soler, *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?*, Cours 2007-2008, Formation clinique du Champ lacanien, p. 6.

5. C. Soler, « Statut du signifiant maître dans le champ lacanien », *Mensuel*, n° 58, février 2011.

# **L'institution aux risques de la clinique**

Avranches, 12 février 2011

Jean-Pierre Drapier

## (Un enfant $\diamond$ l'Autre) $\diamond$ l'institution

Je voudrais d'abord remercier Marie-Hélène Guarriguel de son invitation, d'avoir placé celle-ci et cette après-midi sous l'égide du Réseau institution et psychanalyse – le RIP, qui fait tout sauf nous laisser nous reposer en paix – mais aussi la remercier d'un malentendu. Le malentendu, on le dit fécond, car il est de l'ordre du ratage, qui, vous le savez, est toujours une réussite. Réussite d'une rencontre avec la surprise, l'inattendu, le non-prévu.

Il est à ce titre du même ordre que le lapsus, réputé révélateur. Révélateur de quoi ? De ce que le sujet ne voulait pas dire, ou plutôt ne savait pas vouloir dire malgré tout. C'est ce qui permet de sortir des sentiers balisés et d'explorer un peu plus loin.

Ce malentendu donc : quand nous avons évoqué mon intervention dans le cadre de cette après-midi, j'ai eu envie de reprendre et d'approfondir le mathème que j'avais produit il y a quelques années concernant la rencontre d'un psychanalyste avec un enfant : (un enfant  $\diamond$  l'Autre). De structure, l'enfant est dans une proximité et une dépendance à l'Autre, qui peut se présenter sous différentes espèces, telles que nous ne recevons pas, en première intention, un enfant mais qu'il faut le dégager de la dyade un enfant  $\diamond$  l'Autre. Ce que nous recevons, c'est ce paquet, cette dyade : (un enfant  $\diamond$  l'Autre). Cela est vrai quel que soit le lieu où nous recevons l'enfant, institution ou cabinet privé. Mais Marie-Hélène entend : (un enfant  $\diamond$  l'institution). C'est-à-dire non pas un enfant articulé à l'Autre, un enfant dans son rapport à l'Autre, mais un enfant articulé, dans son rapport à l'institution. Ce qui dans une après-midi consacrée au travail en institution peut sembler logique mais m'éloignait de mon propos d'origine. Et, c'est là que le malentendu se révèle fécond, cela m'a poussé à aller un peu plus loin dans mon propos : si ce que je dis est vrai – nous ne recevons pas un enfant, encore moins l'enfant, mais

la dyade (un enfant  $\diamond$  l'Autre) –, alors ce que nous recevons en institution, l'objet premier de la demande faite à l'institution, est du même tonneau : on ne peut pas écrire « un enfant  $\diamond$  l'institution » mais on doit écrire : (un enfant  $\diamond$  l'Autre)  $\diamond$  l'institution.

Cela sera mon propos d'aujourd'hui et j'espère en faire la démonstration. Pour cela, j'aimerais commencer par questionner les quatre éléments de ce titre-programme : un enfant, l'Autre, le poinçon et l'institution.

## Un enfant

D'abord, pourquoi dire un enfant et non pas l'enfant ? Car pas plus que La Femme, L'Enfant n'existe. On les prend toujours au un par un, dans leur rapport singulier à leurs coordonnées signifiantes, à leurs parents, aux désirs qui les font naître et dans leur responsabilité propre de faire avec les cartes qui leur sont distribuées. Les discours, et partant les institutions qui parlent de L'Enfant et qui le traitent comme tel ne font que maltraiter leur singularité, fût-ce au nom de l'éducation, de la protection ou du soin.

Dans ses « Notes à Jenny Aubry » (mystérieusement devenues « Notes sur l'enfant » dans les *Autres écrits* publiés par J.-A. Miller), Jacques Lacan, même s'il parle de l'enfant, ne dit pas autre chose : « La fonction de résidu que soutient [...] la famille conjugale [...] met en valeur l'irréductible d'une transmission [...] impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme <sup>1</sup>. » Une transmission, un désir, pas d'anonymat. C'est-à-dire pas d'équivalence.

« C'est d'après une telle nécessité que se jugent les fonctions de la mère et du père. De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir <sup>2</sup>. » Là, on sent très nettement une dissymétrie : d'un côté, une mère, celle-là et pas une autre, qui consiste et qui existe par ses soins, son intérêt particularisé, ses propres manques ; de l'autre, le père réduit à une fonction, à un nom qui, après tout, peut se passer d'un homme pour exister. Il s'agit, comme Lacan le dit plus loin, d'une fonction de médiation, pour empêcher l'enfant

1. J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

2. *Ibid.*

d'être tout pris dans le fantasme de la mère. Pour éviter que « l'enfant *réalise* la présence de [...] l'objet *a* dans le fantasme <sup>3</sup> ». Alors « c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé <sup>4</sup> ». Un fantasme particulier, pour un symptôme particulier, chez un enfant particulier. Nous sommes là dans le champ ouvert à la psychose.

Évidemment, le symptôme d'un enfant peut ressortir à un « cas plus complexe, mais aussi plus ouvert à nos interventions <sup>5</sup> », c'est-à-dire, dans la névrose, représenter « la vérité du couple familial <sup>6</sup> ».

Mais peu importe : pour Jacques Lacan, c'est le contexte, le rapport à ce contexte qui va définir la manière de *symptômer* d'un enfant. Or, si le symptôme est ce qu'il y a de plus réel, s'il est la façon qu'a un sujet de faire avec la jouissance, on peut considérer qu'il est ce qui définit le mieux un sujet, un enfant : être l'objet *a* complètement pris dans le fantasme de la mère ou bien l'objet protégé des mâchoires du crocodile par la fonction paternelle.

Un enfant, avant d'être sujet, est le produit de l'interaction du désir de la mère et de la fonction paternelle, désir particulier et incarnation particulière d'où va sortir un produit particulier. Or, la question du désir n'est pas articulable sans l'articulation de la triade besoin-demande-désir. Ce qui nous introduit à la question de l'Autre.

## L'Autre

Confronté à un besoin (manger, être propre, être rassuré) le bébé va crier. La mère va interpréter ce cri comme une demande : « Qu'est-ce qu'une demande ? C'est ce qui d'un besoin passe, au moyen d'un signifiant adressé à l'Autre <sup>7</sup>. » Ce que nous pouvons déployer ainsi :

1. La demande est corrélatrice au signifiant. Pas de signifiant = pas de demande. Les animaux n'ont pas de demande, ils ont des besoins – que leurs maîtres élèvent à la dignité de demande par leurs signifiants à eux ;

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* (souligné par nous).

5. *Ibid.*

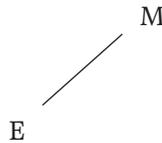
6. *Ibid.*

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 86.

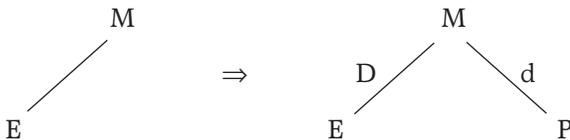
2. La demande est corrélative à l'existence de l'Autre. Pas d'Autre = pas de demande. Or, s'il est facile à l'Autre de répondre au besoin, le mécanisme langagier de la demande fait que l'Autre par nature s'y oppose. Lacan va plus loin en posant que la demande exige par nature, pour être soutenue comme demande, que l'Autre s'y oppose. En effet, le langage remodèle le besoin en demande et du coup le fait verser dans l'infini du complexe signifiant. La demande est toujours exorbitante : « Les enfants demandent toujours la Lune » – c'est bien connu. La demande est toujours demande d'autre chose.

On pourrait dire les choses autrement : le signifiant en introduisant un écart entre l'axe imaginaire du besoin et l'axe symbolique va amener ce que Lacan qualifie de perturbation, qui n'est rien d'autre que le désir. Le désir se pose donc et se propose d'abord dans l'évolution du sujet comme demande.

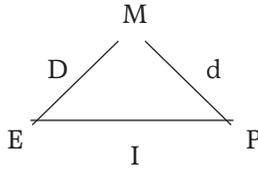
Demande adressée à qui en premier ? À la mère, qui se constitue ainsi comme Autre primordial et dont la réponse, par sa présence, constitue le signe du désir de l'enfant : non pas être satisfait ou ne pas l'être – mais être désiré.



Que faut-il pour que la mère n'écrase pas le désir de l'enfant sous la satisfaction du besoin, n'en fasse pas l'objet-bouchon, l'objet unique de son désir à elle ? Il faut un signifiant tiers, une place tierce, un lieu où la mère désire :



Le père est le signifiant par qui le signifiant est posé comme tel : il introduit l'enfant au symbolique, à la dimension symbolique du désir. En même temps, étant ce que la mère désire, il est ce à quoi l'enfant s'identifie.



À partir de cette question de la demande, on voit comment se constituent le triangle œdipien et la dialectique désir du sujet/désir de l'Autre.

C'est une autre façon de dire mon petit mathème : un enfant  $\diamond$  l'Autre. Quel Autre ? Autre maternel primordial, Autre paternel, Autre lieu des signifiants ? Car la question de l'Autre est complexe : comment passe-t-on du petit autre imaginaire à l'Autre symbolique ? De l'autre partenaire imaginaire, présent *hic* et *nunc*, consistant à l'Autre, antérieur et extérieur au sujet ?

Vous savez que Lacan a distingué le père imaginaire toujours bancroche, inégal de quelque manière que ce soit, terrible ou débonnaire, objet de l'identification aussi bien que de la rivalité, du père symbolique, qui par sa place dans le discours de la mère empêche la relation duelle entre l'enfant et la mère, empêche les mâchoires du crocodile de refermer leur clapet. Nul besoin pour cela d'un papa, d'un homme *hic* et *nunc* ; il faut que la mère réfère à l'ordre du langage, qui est l'Autre dernier, celui qui ordonne les sexes, les générations, l'interdit, etc. L'Autre primordial, radical, porteur de l'attente la plus radicale, c'est le langage. L'émergence du sujet se fait au lieu de l'Autre comme résultante du désir de l'Autre. Avec, comme le souligne Colette Soler, deux dimensions à cet Autre et à ce désir de l'Autre : « [...] ce qui s'écrit de la structure inscrit l'expérience, est lié donc à la diachronie de l'histoire, autrement dit à ce qui a eu lieu pour un individu donné. L'Autre dont il est question ici est un Autre incarné qui a parlé au sujet <sup>8</sup> ».

Première dimension qui vous renvoie à mon petit triangle précédent. Mais il en est une autre que je vous soulignerai tout à l'heure : « Deuxièmement, le désir comme désir de l'Autre est plus essentiellement à prendre comme le signifié de la chaîne Autre que constitue

8. C. Soler, *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?*, Cours au Collège clinique de Paris 2007-2008, Paris, 2009, p. 65.

le discours inconscient. L'Autre dans ce cas n'est pas supporté par un partenaire mais désigne l'hétéronomie du langage inconscient <sup>9</sup>. » Qu'est-ce que l'hétéronomie ? C'est le fait de ne pas être autonome, d'obéir à des lois extérieures, de subir la règle du milieu environnant. Pour le sujet de la parole, quelles sont ces lois extérieures si ce ne sont les lois du langage, et qu'est-ce qui règle le milieu environnant dans lequel il baigne : le discours.

Le désir du sujet c'est le désir de l'Autre, Je est un Autre, l'étranger est au cœur du sujet, il n'y a pas d'inconscient collectif puisque le dedans est dehors et que l'inconscient n'est qu'un, toutes ces formules connues disent la même chose : « C'est l'Autre au fond que je suis pour moi-même puisque ce n'est pas Je qui parle. »

### Le poinçon

Alors, me direz-vous, votre mathème « un enfant  $\diamond$  l'Autre », en quoi s'applique-t-il particulièrement au sujet enfant et non pas au sujet en général ? Bonne question, vous répondrai-je, en complétant ma réponse ainsi :

– premièrement, de sujet il n'en est qu'un, d'analysant il n'en est qu'un, et c'est toujours l'enfant qui est sur le divan, quel que soit son âge ;

– deuxièmement, il y a quand même une particularité de l'*in-fans* dans son rapport à l'Autre, c'est sa proximité, sa dépendance avec « l'Autre incarné qui a parlé ou parle au sujet », pour reprendre Colette Soler. C'est la présence, le temps présent de cet Autre qui non seulement parle *au* sujet mais aussi parle *du* sujet, nous parle du sujet. Que ce soit sous les espèces de l'Autre maternel, parental ou du social. Ce qui est particulier à un enfant, c'est ce que signifie le poinçon dans cette formule.

Chez Lacan, le poinçon apparaît pour la première fois en 1958, dans l'écriture du fantasme,  $\$ \diamond a$  <sup>10</sup>, qui désigne le rapport particulier d'un sujet divisé avec l'objet *a*, cause du désir. Le poinçon figure, symbolise, remplace l'écriture de l'ensemble des relations possibles entre les deux termes de la formule  $\$$  et *a*. Il est aussi bien signe d'inclusion, d'exclusion que de nouage. Et c'est là que ça se complexifie un

9. *Ibid.*

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*

peu : dans *Les Formations de l'inconscient*, après avoir souligné que le désir est fondamentalement pervers, Lacan poursuit : « [...] en conséquence toutes ses demandes sont marquées d'un certain rapport, que représente ce nouveau petit symbole losangique que vous retrouvez sans cesse dans ses formules. Il implique simplement – c'est là tout son sens – que tout ce dont il s'agit ici est commandé par ce rapport quadratique que nous avons mis depuis toujours au fondement de notre articulation du problème, et qui dit qu'il n'y a pas de \$ concevable – ni articulable, ni possible – qui ne se soutienne du rapport ternaire A a' a. C'est tout ce que le losange veut dire <sup>11</sup> ».

Pour cela, il y a un signifiant qui introduit dans l'Autre le rapport au petit autre : ce signifiant, c'est le phallus. Alors que le Nom-du-Père introduit dans l'Autre le jeu des signifiants et reste purement symbolique, le signifiant phallique introduit dans A, lieu trésor des signifiants, le rapport à a, le petit autre. « Ceci, qui le change de nature – et c'est pourquoi le symbole de l'Autre est barré – à savoir qu'il n'est pas purement et simplement le lieu de la parole, mais qu'il est, comme le sujet, impliqué dans la dialectique située sur le plan phénoménal de la réflexion à l'endroit du petit autre <sup>12</sup>. » Rappelons que le poinçon dans le langage courant désigne aussi bien la marque officielle faite sur un objet que l'outil utilisé pour faire cette marque ; on pourrait dire aussi le résultat de l'action autant que l'action elle-même, voire l'agent de l'action lui-même. Dans le fond, c'est peut-être là qu'est la réponse de la différence de cette formule (un enfant  $\diamond$  l'Autre) : dans le poinçon.

L'adulte, éternel enfant, vient nous parler de la marque laissée par l'Autre, déjà intériorisée, présentifiée par le poinçon comme action passée et donc essentiellement manque, mais qui donne en même temps la coloration particulière de sa relation à l'Autre, de la manière dont il est affecté par l'Autre.

(Un enfant  $\diamond$  l'Autre) vient nous parler de l'enfant, de ce qui est en train de le marquer, et nous entendons, voyons, ressentons le discours de cet enfant, celui de l'Autre à l'enfant, celui de l'Autre à nous-mêmes. Le poinçon présentifie ici l'agent en train de déposer sa marque sur l'enfant et sur nous. D'où toute l'attention qu'il requiert si

11. *Ibid.*, p. 316.

12. *Ibid.*, p. 317.

nous ne voulons pas en être tellement marqués qu'alors nous répéterions avec l'enfant les relations qu'il a à l'Autre.

### L'institution

C'est d'ailleurs le grand chic des institutions dites soignantes et plus généralement des institutions qui s'occupent d'enfants que de répéter les relations d'un enfant avec son Autre familial, l'Autre incarné, aussi bien avec l'Autre de son discours inconscient, ou pour le dire autrement, freudiennement, répéter les liens que le moi, le ça et le surmoi entretiennent. Mais si ce n'est pas – ou pas seulement – un enfant que nous recevons mais (un enfant  $\diamond$  l'Autre), cela veut dire que l'institution répète aussi les relations de cette dyade aussi bien en interne (entre chacun de ses termes) qu'en externe, c'est-à-dire l'interaction de la dyade avec le social (pour faire large).

Dans cette répétition nul hasard : en effet, vous vous souvenez de Freud définissant le lapsus, le rêve, le symptôme comme des formations de l'inconscient, c'est-à-dire des sécrétions, résultats et révélateurs de l'inconscient. Eh bien, on peut dire sur le même fil que les institutions sont des « formations du social ». Or, pour Lacan, il y a quatre discours qui font lien social, qui l'écrivent et le soutiennent : le discours du maître, celui de l'hystérique, celui de l'universitaire et celui de l'analyste, et deux discours qui sont hors lien social, voire le délitent : le discours capitaliste et celui de la science. « Les institutions sont des formations du social » veut dire qu'elles sont la résultante du nouage des quatre discours qui font lien social et que, comme le social, elles sont affectées par le discours capitaliste et celui de la science.

L'institution est fondée par le discours du maître :

$$\begin{array}{ccc} S_1 & \longrightarrow & S_2 \\ \hline \$ & // & a \end{array}$$

où la place de l'agent effecteur ou opérateur est occupée par un signifiant maître : soigner, éduquer, punir, etc. Il est pour l'institution le but, l'idéal, ce à quoi elle doit concourir.

Évidemment, si vous mettez le signifiant « psychanalyser » en place de  $S_1$ , vous ne changez pas de discours, vous n'êtes jamais que dans le discours du maître paré d'autres plumes du paon.

Toute institution vise à se pacifier, à pacifier ses membres, à pacifier son rapport aux autres, au social par le savoir, et tente donc de faire du discours universitaire – « unis vers Cythère » écrivait Lacan – un facteur de cohérence interne, d’amour entre ses membres. Dans certaines institutions, c’est la psychanalyse qui est mise en place de  $S_2$ .

$$\frac{S_2}{S_1} \longrightarrow \frac{a}{\$}$$

Cela ne change rien : nous sommes toujours dans le discours unis vers Cythère.

D’ailleurs, si vous mettez en  $S_1$ , dans le discours du maître, l’idéal psychanalyse, vous convoquerez en  $S_2$  le savoir analytique. Robert Castel avait fustigé en son temps ces tentations du terme de « psychanalysme <sup>13</sup> ». Cela peut produire, au mieux, des psychothérapeutes, au pire des théoriciens-croisés de la psychanalyse ayant une pratique impérialiste et méprisante. Déjà en 1964, Lacan ne disait pas autre chose quand il écrivait :

« Même si l’on prête la main en France comme ailleurs à une pratique mitigée par le déferlement d’une psychothérapie associée aux besoins de l’hygiène mentale, – c’est un fait qu’aucun praticien n’est sans montrer sa gêne ou son aversion, voire dérision ou horreur, à mesure des occasions qu’il s’offre de s’immerger au lieu ouvert où la pratique ici dénoncée prend forme impérialiste : conformisme de la visée, barbarisme de la doctrine, régression achevée à un psychologisme pur et simple – le tout mal compensé par la promotion d’une cléricature, facile à caricaturer, mais qui dans sa composition est bien le reste qui témoigne de la formation par quoi la psychanalyse ne se dissout pas dans ce qu’elle propage.

Ce discord, qu’on l’imagine de l’évidence qui surgit à interroger s’il n’est pas vrai qu’à notre époque la psychanalyse est partout, les psychanalystes autre part <sup>14</sup>. »

Mon maître en psychiatrie, Lucien Bonaffé, dénonçait lui « la psychanalysette à l’eau » qui travaille du côté de la farce, du semblant, du vouloir être même, avoir le même. Ce n’est plus l’analyse comme signifiant maître mais l’analyste comme maître, c’est-à-dire

13. R. Castel, *La Gestion des risques*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

14. J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 237.

celui qui l'a et donc celui à qui il faut le dérober. Il s'agit clairement du discours de l'hystérique « qui veut un maître sur lequel elle règne » : elle met ce maître à la place de l'Autre (en haut, à droite) :

$$\frac{\$}{a} \longrightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

tout en faisant tomber l'objet du désir en place de vérité (en bas, à gauche), vérité qu'elle occulte et démasque de son agitation et de son verbiage. Le sujet dans sa dimension de subversion est aux commandes.

Alors, le discours de l'analyste en institution, d'où diable peut-il bien surgir sans que le signifiant analyste soit le support ou le support du discours du maître, de l'universitaire ou de l'hystérique ?

D'abord cela suppose le désir de l'analyste ; que quelqu'un, quelques uns soient porteurs de ce désir en tant que désir de desêtre, place où le désir de savoir inconscient du sujet qui s'adresse à nous peut se loger.

Puis de respecter la place et la fonction des autres discours, de les faire tourner afin justement que lui en émerge. C'est la leçon que nous donne Lacan dans *Encore* : « De ce discours psychanalytique il y a toujours quelque émergence à chaque passage d'un discours à un autre », « à chaque franchissement d'un discours à un autre <sup>15</sup> ». Par quel mécanisme donc ? Et c'est là où il faut la préexistence logique du désir de l'analyste au discours de l'analyste : « Ce dont il s'agit dans le Discours Analytique, c'est toujours ceci – à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez toujours une autre lecture que ce qu'il signifie <sup>16</sup> ».

Ce qui pour une institution fondée par un signifiant maître veut dire ne pas oublier ce signifiant maître, son existence symbolique qui fait ex-sister l'institution, mais aussi savoir lui donner un autre sens, lui permettre de se mettre en chaîne avec d'autres signifiants. L'institution qui se veut analytique est « pas-toute » dans le discours du maître.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 21.

16. *Ibid.*, p. 37.

## Emmanuel de Cacqueray

### Enfant et institution : d'une demande à l'Autre

En mettant en perspective la situation d'un jeune homme et la réponse institutionnelle de la Maison des Enfants au pays, j'ai tenté de repérer ce qui peut permettre à une institution de mettre au premier plan la question du sujet et sa parole. Comment celle-ci peut être éveilleuse de désir ? Comment peut-elle se plier à la problématique de jeunes gens confrontés à la brutalité du réel, suivre la structure et s'assurer ainsi de l'effet du langage sur eux ?

#### Jimmy

Jimmy est un jeune homme de 16 ans, admis à l'âge de 9 ans. Les paroles qui ont accompagné son admission évoquaient une situation parsemée de ruptures, d'abandons, de placements, d'échecs. Jimmy va rester chez une mère maltraitante, condamnée pour infanticide, jusqu'à ses 2 ans avec un suivi éducatif, il est alors retrouvé dans un état désastreux, couché dans ses excréments, et enfin placé en famille d'accueil. Pendant toute cette période de placement, il rencontrera sa mère périodiquement. Cette mère ne peut assumer une position maternelle pour lui, elle énonce qu'elle a quatre enfants, se reprend pour dire cinq et qu'elle doit se mettre dans la tête que Jimmy est son fils mais a éliminé au passage le sixième qu'elle a tué. Elle m'expliquera s'être engagée en paroles pour se mettre dans la peau d'une « maman » et faire en sorte que Jimmy puisse avoir des contacts réguliers avec elle. Elle dit qu'elle a honte d'avoir délaissé son fils, alors qu'elle savait qu'il avait des problèmes, qu'elle ne le connaît pas, et qu'il faut qu'elle apprenne à le connaître.

Cette femme est dans le « il faudrait », dans un certain sens du devoir pour tenter de répondre à une demande sociale, elle répond au discours de l'Autre, elle ne fait que véhiculer ce discours qu'elle ne peut s'approprier.

Les liens avec les parents constituent une question souvent difficile à traiter en institution, car se focalisent là-dessus tous les fantasmes, toutes les représentations de ce que doivent être les liens d'une mère et de son enfant. Bien souvent quelque chose court dans les idéaux, comme une sorte de nostalgie qui pousse à vouloir refaire l'histoire, si ce n'est la préhistoire même du sujet, avec l'idée qu'on pourrait restaurer un père ou une mère dans leur fonction parentale.

C'est au nom d'une certaine idée du bien de l'enfant que sont maintenus des liens pour Jimmy avec sa mère et sa fratrie, alors même que l'expérience témoignait d'effets ravageurs de ces rencontres. Il me semble que l'importance de rencontrer les parents, au-delà de l'anamnèse, de leur permettre d'énoncer des éléments signifiants de l'histoire, est limitée parfois à seulement apprendre d'eux ce qu'il ne faut surtout pas leur demander d'assumer. La mère de Jimmy est pleine de bonne volonté mais elle est un véritable danger pour certains de ses enfants. C'était le cas pour Jimmy, car elle ne demandait rien pour lui, sauf quand elle y était poussée par les services sociaux ou certains de ses grands enfants.

Jimmy, pour sa part, n'a pu donner un contenu symbolique au signifiant « maman », et pourtant ce signifiant viendra régulièrement dans ses propos, souvent après une phase difficile, un moment de crise, d'effondrement et de violence, il aura recours à ce signifiant pour demander quand il pourra la voir. Toute la difficulté est de donner son statut à cette demande. A-t-elle, d'ailleurs, véritablement, statut de demande ? Jimmy a entendu que cette « demande » produisait un certain effet chez l'autre, de l'ordre de « sa maman lui manque ». En répondant à chaque fois de ce côté, en croyant que Jimmy demande à revoir sa mère, nous le mettions face à un abîme, un vide, et il s'écroulait.

Nous avons pris le parti de ne pas convoquer la mère à cette place qu'elle ne pouvait prendre, mais nous ne prenions pas la mesure que, pour Jimmy, notre parole devait s'orienter vers un énoncé sur l'impossible. C'est peut-être à partir du moment où nous avons pu nommer quelque chose de cette mère qui n'avait pas pu être « maman » pour lui et qui ne le pourrait jamais, qu'il a pu, lui, se servir de ce signifiant « maman » comme explication de sa violence : « C'est parce que maman me manque. »

Il n'est pas dans une symbolisation de la mère absente, mais à partir de ce réel, il prélève dans les explications entendues des mots qui, dans l'après-coup, donnent une cause à la violence du déclenchement qui l'a mis dans une détresse terrible. Il use du discours de l'Autre comme d'une prothèse, pour reprendre une formulation de Colette Soler <sup>1</sup>, et spécifie en même temps combien cette mère lui a manqué et l'a voué à l'innommable.

Il est manifeste que Jimmy, jamais investi dans la filiation, ne peut s'approprier aucun des signifiants de sa famille. Il lui a été dit qu'il a des frères et sœurs, il les a rencontrés, certains désirent recoller les morceaux de la famille, mais pour Jimmy, ça ne lui dit rien, ce n'est pas symbolisé et ça ne lui donne rien pour se compter parmi les siens. Et il trouve un autre usage à ce signifiant « maman » qui ne signifie rien et c'est la piste qu'il nous donne, à savoir sa réceptivité aux mots entendus.

Jimmy, enfant déchet, enfant abandonné, a répété longtemps cette position de jouissance qui produisait son rejet. Enfermé comme objet non conforme, hors de toute valeur et tout intérêt, il échouait à se faire admettre, investir. Face à ce constat, qu'est-ce qui peut faire qu'un désir, qu'une parole émerge pour dire « ça suffit ! », pour faire halte à cette jouissance ? *A priori*, il suffit d'un qui veuille prendre soin, accueillir la détresse, prendre en compte le malaise, mettre en jeu son désir pour inscrire un lieu d'adresse, un lieu d'accueil. C'est ce que Jimmy n'a pas rencontré et cette question revient alors aux institutions dont la mission est justement de traiter le malaise dans la société. Mais quelle institution peut répondre à ce malaise ?

## **L'institution**

Certains idéaux comme éduquer, enseigner ou guérir participent à l'orientation et au fonctionnement d'une institution. Ils font partie des signifiants maîtres qui règlent la place de chacun. C'est un lieu social, une machine langagière (cf. Colette Soler) fondée sur des rituels, des règles, des relations, qui définit des fonctions et qui soumet les sujets qu'elle rassemble à des exigences.

En ce sens, on pourrait dire que l'institution vise plutôt le « tous ensemble », voire le « tous pareils », écrasant quelque peu au passage

1. C. Soler, *La Querelle des diagnostics*, cours du Collège clinique de Paris, 2003-2004, p. 51.

le particulier, le distinctif, le singulier. Elle viserait davantage à mettre chacun dans le même devoir, le même service, le même bénéfice, à mettre l'individu au pas du collectif. Elle vise ainsi à faire œuvre de civilisation des pulsions, en quelque sorte à réguler les jouissances et les conduites. Une institution est donc toujours dans un certain projet sur l'individu.

Le signifiant maître de l'institution spécialisée vise toujours à transformer l'enfant ou l'adulte reçu, l'adapter, le soigner, le réparer. Il y a au final toujours quelques velléités de maîtrise qui planent dans ses intentions, ses prétentions, ses inventions... Il y a effectivement dans ses missions quelque chose qui rabat l'enfant ou l'adulte accueilli au rang d'un objet apte à servir sa cause. Quand cet enfant ne sert pas bien cette cause, des tendances au rejet pointent éventuellement leur nez. Je pense à ces interrogations qui viennent quand des intervenants sont en difficulté avec un enfant, où il est imaginé qu'il y aurait une autre institution plus adaptée pour le recevoir. Moment périlleux de bascule possible vers le rejet.

Qu'est-ce qui peut permettre à une institution de renoncer à la maîtrise pour traiter l'insupportable ? Qu'est-ce qui peut permettre à une institution de consentir à un certain évidement, à supporter en creux qu'elle n'a pas un savoir déjà constitué pour s'occuper de ces enfants confiés ?

Après tout, l'institution pourrait se suffire de vouloir le bien de l'enfant, de lui bâtir un lieu le plus agréable possible, bref, de s'orienter sur le principe de plaisir pour l'accueil des enfants. Très certainement ce n'est pas tenable pour une institution qui prétend s'occuper de sujets psychotiques et autistes. Il ne suffit pas de vouloir le bien de l'enfant, d'autant que vouloir le bien de l'autre amène au pire. L'accueil de sujets psychotiques met en demeure, *a minima*, de s'interroger sur le malaise ; les institutions ne peuvent pas s'enfermer dans leurs idéaux, le réel de la jouissance revient là où il est éjecté et fait insistance.

Alors comment inventer une institution capable de s'interroger sur les fondements du malaise, sur les impasses, sur la vérité du sujet ?

Aujourd'hui, ce que doit être une institution recevant des enfants autistes ou souffrant de ce qu'il est convenu d'appeler des TED (troubles envahissants du développement) – sans parler de ce qui

est rabattu dans cette appellation TED – est défini par les recommandations de bonnes pratiques diffusées par l'ANESM (Agence nationale de l'évaluation et de la qualité des établissements et services sociaux et médico-sociaux).

Le discours porté là fait explicitement référence aux droits de l'enfant et de la personne. Ces recommandations, c'est énoncé ainsi, visent à donner des repères, à indiquer un certain chemin pour éviter des abus, des maltraitances, pour limiter les risques... Ces recommandations implicitement indiquent que nous sommes dans un monde de méfiance. Il s'agit d'établir des institutions offrant toutes les garanties possibles de bonnes pratiques, en éliminant d'avance la possibilité d'établir un rapport de paroles sur lequel un contrat de confiance pourrait se fonder. L'illusion d'une sorte de transparence où tout pourrait se voir, s'évaluer fait perdre le sens de l'intérêt général. L'institution est confrontée à des impératifs de management qui fonctionnent sous la forme d'une fixation d'objectifs, avec l'obligation de se soumettre à une évaluation quantitative et, derrière, à tout un système de pressions plus ou moins voilées, exercées par des moyens financiers. Ces orientations définissent un cadre dans lequel le projet de l'institution doit trouver à se loger et l'évaluation obligatoire à laquelle elle doit se soumettre doit mesurer les écarts.

Une institution se définit dans un certain rapport au langage, puisqu'elle est portée par des discours sociaux, éducatifs, thérapeutiques, médicaux, mais nous pouvons craindre que ces discours tendent à se disqualifier quand le discours économique-politique qui sous-tend ses recommandations essaye d'impliquer les praticiens dans un système obligeant à passer par les fourches caudines de directions faites d'objectifs éducatifs de projets individuels.

Ce sont des signifiants maîtres qui courent ensuite dans l'institution, qui ne sont pas sans conséquences et qui obligent ces praticiens à entrer dans une procédure d'évaluation où ils ont à définir eux-mêmes les critères sur lesquels ils vont être évalués. Il y a une certaine perversion à faire des praticiens leurs propres censeurs tout en exigeant leur consentement à un système qui peut se retourner contre eux.

Si les discours qui soutiennent une institution sont des déclinaisons diverses du discours du maître, ne peut-on pas craindre que,

aujourd'hui, au lieu de se faire interroger par la clinique, par le réel, l'institution soit mise en demeure d'avoir à se normer, avec le risque d'araser et de forclure le sujet ?

La Maison des Enfants au pays est entrée dans cette réalité évaluative et ce n'est pas sans éveiller quelques malaises et tensions. Ce qui nous aide et contribue à soutenir une pratique orientée par le réel de la clinique, ce sont d'abord les enfants eux-mêmes, qui parviennent par l'insistance de leurs questions à nous mettre au travail (cf. des journées d'étude dont le thème est directement suggéré par des questions posées par les enfants : « L'amour, ce n'est pas pour moi. Le corps et ses pulsions »). Ensuite, un dispositif articule la vie institutionnelle à l'Autre social. Il y a un étayage qui met la parole au centre, qui implique chacun dans son lien à l'enfant, dans l'importance de s'en faire l'accompagnateur, le témoin, le porteur de questions auprès des autres. Ce dispositif propose des lieux où cette parole peut s'élaborer, se déposer, pour permettre que peu à peu se dégagent des orientations.

Il s'agit, pour s'occuper de ces enfants, de faire objection en permanence à ce qui est menace pour eux et, pour le faire, il n'y a que la rencontre singulière, où rien n'est écrit d'avance. Chacun y est sollicité comme sujet, là où il est, dans sa solitude, dans son rapport à la castration. En conséquence, il nous faut intégrer ces recommandations qui font autorité pour les dépasser, les contourner.

Pourquoi l'institution spécialisée ?

Les orientations de la MDPH (Maison départementale des personnes handicapées) vers l'institution rabattent la question de la demande sur la nécessité de trouver une place pour tel ou tel enfant dans une logique de politique sanitaire et sociale. Elle entérine d'une certaine manière le statut d'un enfant-objet qu'il s'agit de placer comme un pion sur l'échiquier. Cependant, l'institution reste le lieu qui peut interroger cette logique d'échec. Puisque la présence de ces enfants dans l'institution n'est motivée que par la gravité de leur situation.

Colette Soler <sup>2</sup> parlait en 1992 de l'impossible à supporter, « une expression désignant l'affect du réel, impossible à éviter et intolérable ». C'est cet impossible qui fait que ces enfants ne peuvent plus trouver leur place dans les institutions ordinaires que sont la famille, l'école,

2. C. Soler, « Impossible à supporter », *Les Feuilles du Courtil*, n° 6.

l'entreprise... La question se pose alors de savoir ce qui s'est passé au préalable pour aboutir à un tel impossible, ce qui a échoué.

Nous constatons que ces enfants accueillis font objection par leurs détresses, leurs symptômes, leurs refus, leurs passages à l'acte... aux velléités éducatives et soignantes ; ils ne peuvent se ranger dans un groupe, ils ne peuvent se compter parmi les autres, ils se perdent face aux autres puisqu'ils n'ont pu suffisamment s'identifier.

Quand Jimmy rencontre ces instants où s'actualise pour lui un Autre menaçant, il va titiller, provoquer les autres, aller là où il sait que l'autre va être mis à mal. Cette jouissance en trop, il va l'orienter vers les autres comme pour retourner la souffrance en excès sur eux, comme pour chercher un peu d'être dans l'agitation des autres.

Fréquemment, nous constatons combien la jouissance des uns retentit sur celle des autres et que la caisse de résonance institutionnelle complique le traitement du particulier. Jimmy semble trouver un certain soulagement dans la perturbation des autres. C'est l'orientation aperçue dans ce qu'il nous indique : des rencontres avec ceux qu'il titille et ceux qui le titillent contribuent à régler un peu de cette jouissance en trop.

L'exemple de Jimmy illustre ce que nous rencontrons à la Maison des Enfants au pays et met l'accent sur le fait que le sujet puisse venir troubler, déranger, et sur l'importance d'y consentir, de recevoir ses difficultés pour lui permettre de les transformer en constructions éventuellement délirantes, de les transformer en questions. L'institution s'efforce d'accompagner Jimmy dans sa confrontation à ce réel écrasant en remettant dans le circuit de la parole les faits, les détails, les événements, pour qu'il se saisisse de cet Autre institutionnel qui s'offre à lui. De fait, il cherche à s'appuyer sur la position d'énonciation de l'Autre, à établir un certain circuit de parole pour trouver un Autre à sa main qui va chercher les mots pour dire avec lui. Il peut ainsi progressivement énoncer, préciser, dire quelque chose de cette horreur qui constitue son quotidien. Les mots établissent des semblants de liens qui pacifient, vitalisent mais ne permettent pas à Jimmy leur symbolisation.

Dans la « Note sur l'enfant <sup>3</sup> », Lacan indique que le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de

3. J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373-374.

symptomatique dans la structure familiale et il établit à partir de là des différences sur la constitution subjective. Il fait de la structure familiale le lieu de transmission d'une constitution subjective impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme.

Cela peut concerner l'institution : de fait, celle qui est à construire est l'institution du désir, c'est-à-dire une institution qui fait l'hypothèse d'un savoir, d'une demande et donc qui parie un désir chez l'autre. Une institution qui met l'accent sur la question du sujet, sur sa part d'énigme, sur sa parole. Une institution qui s'oriente alors en tenant compte de la position subjective de l'enfant accueilli, qui s'efforce de la repérer à partir de cette hypothèse que « la condition du sujet dépend de ce qui se déroule en l'Autre <sup>4</sup> ».

Or, l'Autre fou qui détermine ces enfants pris en charge à la Maison des Enfants au pays laisse le sujet en proie à une impossible séparation, à une jouissance folle. Il se caractérise, dans l'autisme, par un certain négativisme, pour reprendre ce terme de Lacan à propos du cas Dick <sup>5</sup>, puisqu'il n'adresse pas d'appel, refuse les liens, refuse la rencontre, se pose dans l'existence comme s'il n'existait pas.

Ce qui met le sujet dans un rapport de demande et de désir à l'Autre, ce qui le fait dépendre de la demande et du désir de l'Autre, c'est la pulsion. Elle pousse vers l'autre, *via* la particularité des objets : oral, anal, scopique et vocal. À partir du moment où nous passons par la demande, par l'articulation signifiante, nous substituons à la jouissance autoérotique une jouissance liée à l'autre par l'échange. Ce qui, des besoins, n'a pas muté en pulsions laisse alors le sujet en proie au réel de son organisme. En passant par les signifiants de l'Autre, le sujet constitue des modes de défense contre cette jouissance. Cette perte nécessaire de jouissance, dans la mesure où elle ne peut passer par la voie pulsionnelle dans l'autisme, peut-elle se faire par une autre voie ?

Comment soutenir et maintenir qu'une institution puisse prendre acte du réel, de la jouissance folle, du symptôme sans chercher à colmater ce qui surgit de division du sujet, de béance par une recherche de synthèse ? Le discours analytique permet cette division en jeu

4. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 549.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 98.

dans la rencontre avec le sujet psychotique en mettant au premier plan la question clinique, mais dans le cadre de l'institution surgissent bien vite chez les praticiens toutes sortes d'affects, d'amours-propres touchés, de susceptibilités malmenées et au-delà des peurs, des culpabilités, des rivalités, des haines qui résonnent avec la gravité des troubles des enfants accueillis. Le choc de la rencontre avec la psychose remet radicalement en cause les liens transférentiels, les idéaux de chacun. Si le sujet psychotique s'avère apte au transfert, il nous faut bien constater que les modalités de ce transfert produisent sidérations, angoisses, rejets, passions, tant il fait appel à un Autre que l'on pourrait qualifier d'improbable.

Chaque praticien, dans la particularité de sa rencontre avec l'enfant, est à même d'avoir à répondre, à trouver ce qui convient au sujet. Sa présence, son action l'implique directement et le confronte d'emblée à une modalité de jouissance du sujet et en même temps le dénude de son savoir, de ses défenses, de ses appuis. Dans la plainte, le mécontentement, la saturation, il y a diverses modalités poussant au rejet, au déni comme mode de présence auprès des enfants. Ce déni prend parfois beaucoup d'importance et retentit jusqu'au risque d'oublier le sujet. C'est toute la difficulté avec ces sujets particulièrement pris dans une jouissance mortifère, ils nous trouvent en tant que praticiens toujours chancelants, boiteux, prêts à céder sur notre désir de parier pour l'existence d'un sujet en lui.

## La parole

Comment inventer une institution qui serait là comme lieu, comme scène pour recevoir leur impasse de sujets ? Une institution capable de tenir compte de ce qui s'est transmis pour eux jusqu'à cette constitution subjective qui ordonne leur rapport à l'Autre, au langage et à la parole.

« Tenir compte de la manière qu'a eue le sujet d'être imprégné par le langage [...] tant son mode de parler porte la marque du mode sous lequel les parents l'ont accepté » (cf. la conférence à Genève <sup>6</sup>). Ces sujets dont nous nous occupons, sujets psychotiques, autistes, nous confrontent aux impasses de la parole, au fait que cette parole

6. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », prononcée en 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, p. 11.

n'a pas la même fonction de symbolisation que dans la névrose, et que le signifiant ne négative pas la jouissance mais que, bien au contraire, plus nous leur parlons, plus nous produisons des effets de jouissance. La parole indique qu'il y a bien de l'Autre, mais nous constatons qu'elle n'a pas d'effet séparateur et qu'elle est plutôt même un ravage. C'est donc très difficile de parler, nous le constatons avec Jimmy. Ces sujets montrent parfois qu'ils ne veulent pas avoir à faire avec la parole, comme si celle-ci les détruisait ; ils inventent toutes sortes de stratégies pour la repousser : se boucher les oreilles, soliloquer dans une langue parfaitement hermétique...

C'est aussi toute la difficulté du travail avec Jimmy. Sans l'opérateur phallique pour vider la jouissance, il peut trouver appui sur les mots que nous tenons ou bien au contraire être littéralement ravagé par les mots entendus.

Dans les premiers temps des entretiens mis en place avec lui par son éducateur référent et moi-même, il se cachait en permanence le visage sous sa veste et il nous montrait combien de s'asseoir avec nous lui était inquiétant. La brièveté des entretiens ne permettait que de poser le fait qu'il y avait un lieu où parler et cela avec son consentement. Progressivement, il s'est saisi de cette proposition jusqu'à pouvoir prendre la parole.

Jimmy se soutient, aujourd'hui, d'un certain rapport à la parole, il peut demander lui-même à rencontrer le psychologue ou le directeur, il peut demander à ce que des réunions soient organisées autour de lui pour que soit parlé de ce qui le perturbe. Les relations transférentielles qui se sont étayées lui permettent de trouver un Autre auprès de qui il trouve quelques points d'appui pour se soustraire à ce qui l'effondre, le terrorise. Il trouve dans l'appui essentiel de son référent un partenaire pour porter la parole auprès de quelques autres et inscrire ainsi pour lui des lieux pour nommer. Il ne peut cependant anticiper, c'est dans l'après-coup de la crise qu'il peut venir raconter le réel rencontré, la parole entendue qui l'a saisi, les bruits, les changements qui lui sont insupportables... L'usage qu'il peut faire de la parole aujourd'hui nous montre que le côté ravage du langage s'est un peu réduit, il a appris qu'il y a un appui possible sur les mots.

Jimmy tente de traiter le lien à l'autre par la voie de l'amour, alors que, soumis à l'appel pulsionnel, rien ne fait bord, frontière

entre lui et l'objet de jouissance, ça prend très vite l'aspect d'un impératif puissant, il lui faut y aller, toucher l'autre au sexe, aux seins... Ce n'est pas articulé à l'ordre de la demande, rien ne se dialectise. En réussissant à énoncer que Viviane, jeune fille de la maison, est son amoureuse et dans la mesure du consentement de celle-ci à être sa copine, Jimmy va trouver un temps un certain arrimage grâce à ces signifiants « amoureuse » et « copine », en réussissant à les énoncer auprès de tiers. Mais l'amoureuse doit impérativement répondre à l'exigence immédiate de Jimmy, au risque de déclencher sa violence. De pouvoir dire à un tiers ou qu'un tiers dise, c'est ce qui lui permet de faire tenir cet objet perpétuellement au risque de le déchirer, le menacer, le lâcher. Fondamentalement, Jimmy ne peut construire un lien de parole avec Viviane, il n'y a pas d'échanges entre eux, il attend de Viviane qu'elle vienne le consoler, qu'elle vienne s'accoler là où il rencontre un trou dans le symbolique, le vide de son existence, le vide dans la faille de l'Autre. Il n'est pas en position d'énonciation. Il cherche à passer par le langage mais ne parvient pas à la subjectivation de ses actes et de ses paroles. En ce sens, il n'y a pas de séparation possible avec l'Autre. Quand Viviane répond positivement à sa demande d'être consolé, il trouve là une garantie, ils vont se coller la tête l'une contre l'autre pendant deux minutes et repartir apaisés. Nous pourrions dire qu'il y a là du rapport sexuel. Mais si cette copine répond par un haussement d'épaules, par un « laisse-moi tranquille », si elle est tourmentée et agitée, si elle n'est pas disponible, Jimmy est aussitôt déclenché, en proie à une violence terrible. Il frappe, balance tout, se tape et se mord.

Pour mettre au centre la question du sujet, la Maison des Enfants au pays s'appuie sur les spécificités des liens transférentiels, sur la multiplicité de ces liens comme autant de présences possibles. Elle pluralise les réponses, elle établit de la différence, elle décomplète, elle met du tiers, elle ouvre sur un ailleurs *via* les artisans, les familles d'accueil, l'école, les stagiaires, sur de l'extérieur, elle tente d'établir quelques marges de manque dans le dispositif.

En même temps, elle tente d'établir la possibilité d'une élaboration sur ce qui surgit au quotidien. « On fait ce qu'on peut dans la situation, mais ce qui prime, c'est de pouvoir en parler dans l'après-coup. » Si l'institution promeut de multiples possibilités de rencontres, la clinique auprès de sujets psychotiques met en évidence que

ces rencontres sont bien souvent des risques de mauvaises rencontres pour eux, du fait du statut de l'Autre. Cela implique la nécessité pour les praticiens de s'orienter pour pouvoir se décaler, sortir d'un axe imaginaire, d'un face-à-face mortifère.

Pour mettre au premier plan la question clinique, nous soutenons l'importance de garder une sorte d'évidement dans l'institution, propre à maintenir la faille entre demande et désir. L'important est de ne pas fermer la question posée par les symptômes par une compréhension prête à servir, par des interprétations sur les comportements et les dits des enfants.

Ce qui donne quelques chances à l'institution de maintenir cet évidement, ce questionnement, c'est l'usage fait de la psychanalyse, non comme une technique mais comme une éthique. Une mise au travail pour les praticiens qui vont y chercher leurs repères et soutiennent que l'institution se fasse lieu d'adresse du sujet et de sa parole. Celles des parents, des familles d'accueil, des artisans, des praticiens soutiennent des réunions orientées par le réel de la clinique, pour parler des enfants, et parce que des réunions dites de régulation, avec des psychanalystes extérieurs, permettent une élaboration de savoir qui concerne tous les praticiens.

### **Une clinique de la jouissance ?**

Que deviennent ces phénomènes de jouissance quand ils sont pris dans le discours d'une institution qui consent à être un peu dérangée, remuée pour les accueillir, les recevoir comme autant de signes de souffrances qui ne peuvent se dire ? Ses phénomènes, pris dans le lien transférentiel, évoluent, se modifient, s'articulent à la présence bienveillante, à l'attention, à la parole, en considérant que dans ce qui se manifeste là, comme troubles, il y a quelque chose qui demande à se faire entendre, comme quelque chose qui serait à lire comme signe, comme message. Nous mesurons la portée de l'affirmation de Lacan <sup>7</sup> selon laquelle « le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, [...] parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre ». Combien de fois avons-nous pu mesurer qu'un symptôme d'un enfant cédait quand les praticiens avaient pu en saisir la portée et parvenaient à ajuster et à modifier leur manière

7. J. Lacan, « Fonction et champs de la parole et du langage », dans *Écrits, op. cit.*, p. 268.

d'intervenir, jusqu'à l'écarter un peu de sa jouissance. C'est en percevant le rapport entre ce qu'occupe l'enfant comme place pour l'Autre et son symptôme et en décalant nos interventions qu'un bouger peut se faire.

La question est toujours de mettre en place un dispositif qui recueille au vif du quotidien ce qui surgit et s'abat sur ces enfants, un dispositif adapté à la modalité du rapport du sujet au signifiant. En fonction de la position subjective, si un sujet entre ou non dans l'enchaînement signifiant, en fonction de ce qu'il a pu inventer pour s'écarter ou non de la jouissance mortifère, en fonction de ce que nous repérons de ses avancées subjectives, il faut inventer des modalités d'interventions différentes.

Ce qui opère pour parvenir à faire une place à Jimmy dans cette institution, c'est quand nous parvenons à adopter une position en creux. Dans l'institution surgissent toujours trop de vouloirs, de demandes, de désirs, d'agitations, d'interprétations, de compréhensions... C'est ce que nous fait savoir Jimmy. Des significations, des interprétations, des certitudes, il en a déjà trop sur les bruits, les rires, les paroles, il en est même ravagé, il les reçoit frontalement, sans défenses, les prend au pied de la lettre, les vit comme le concernant toujours. Il a pu apprendre à lire et à écrire, il s'est saisi de l'offre de travailler chez des artisans. Dans la concentration qu'il met à réaliser ces activités, il cherche une voie, celle d'un abri contre la jouissance. C'est là son invention faite à partir des propositions de l'institution. Ce n'est peut-être pas si mal qu'un sujet parvienne à inventer, à bricoler dans une institution ce qui peut faire barrage à sa jouissance. C'est à faire en sorte que les conditions de ces bricolages soient possibles qu'une institution doit s'attacher.



Laurent André

## Plus près du réel

### Situer le réel et la jouissance en jeu chez l'enfant

Je voudrais évoquer une expérience de travail en institution. Des discours se croisent et peut-être parfois s'opposent. Une visée éducative d'adaptation, d'insertion sociale domine. Le symptôme vient souvent faire obstacle au lien social. Les enfants que nous accueillons sont menacés d'exclusion (de l'école pour commencer) en raison des actes qu'ils posent ou de leurs difficultés à s'inscrire dans la demande scolaire.

Pour qu'un enfant ne gâche pas ses chances de trouver sa place, de s'inscrire dans le monde de l'école et du travail, il faut vite faire cesser les symptômes invalidants. Il y a urgence à trouver des solutions. Mais le temps de l'institution et celui de l'inconscient diffèrent.

Le symptôme, formation de l'inconscient, est aussi l'index du sujet, la trace parfois ténue d'une existence subjective. C'est bien le symptôme qui se situe au plus près du réel. Une clinique orientée par la psychanalyse s'intéresse à la vérité du sujet, vérité qui selon Colette Soler « se souffre et se jouit ».

Il y a donc un paradoxe : comment exercer une pratique orientée par la psychanalyse dans une institution qui se veut adaptative et qui tente de faire barrage à tout ce qui pourrait aboutir à la marginalisation de celui qui nous est confié ? D'un côté, un désir qui vise à faire émerger la singularité du sujet, la vérité de son mode de jouissance, qui le « sépare du troupeau », et, de l'autre, une aspiration à un conformisme tenant lieu de lien social.

Je propose d'évoquer la situation d'un enfant de dix ans, Kévin. Cet enfant fait l'objet d'une mesure « d'assistance éducative » ordonnée par le juge des enfants. Il a été confié à une institution, au vu du contexte familial.

Il est l'objet de la part de son père d'un laisser-tomber radical : cet homme semble totalement désintéressé du devenir de son fils. Du côté maternel, il est l'objet d'une plainte : il ne range pas sa chambre, il n'obéit pas. Il est donc dérangeant, mais comment compte-t-il pour cette mère, quelle place occupe-t-il dans son désir ou comment participe-t-il à sa jouissance ?

On constate que très fréquemment elle l'oublie et se met elle-même sur le devant de la scène. Elle parle d'elle et des ennuis qu'il lui cause mais ne semble pas pouvoir en dire plus. Quand le personnel lui fait part des difficultés de Kévin (énurésie, « phobie » des soins dentaires), elle répond : « C'est comme moi. » D'un côté un effet d'étrangeté radicale des actes posés par cet enfant, non historisés, et de l'autre un rapport en miroir, une confusion des places (un refus de l'altérité). On pourrait en conclure que son désir conserve une part d'énigme. Une menace d'anéantissement, de disparition sous la forme de l'oubli pourrait donc persister chez cet enfant.

Le « dérangement » qu'il lui impose ne serait-il pas le moyen qu'il ait trouvé pour s'assurer une place ? Cette femme trouve-t-elle dans son enfant une satisfaction ? Autrement dit, a-t-il valeur phallique pour elle ? Quelle trace trouve-t-on dans son discours de ce qui serait un « au-delà de son caprice et de sa loi » ? Où pourrait se situer le père comme médiateur <sup>1</sup> ?

De la période qui précède le placement, elle dit : « Il faisait n'importe quoi, il a mis le feu à l'école. » Kévin était effectivement alors sujet à une agitation nettement plus intense. Peut-on parler d'une jouissance inconnue partagée avec cet Autre maternel qu'il parvenait aisément à angosser ? Pour autant, Kévin se situe-t-il en position d'objet indexé à la jouissance de l'Autre ?

Cette constellation familiale ne doit pas faire perdre de vue que le traumatisme (l'inadéquation avec l'Autre primordial) existe de structure. Cette mère s'absente, mais que peut-on attendre d'autre d'une mère ? La mère ferait « don de son manque », peut-on même dire. Lui, de son côté, se fige dans une demande : il veut des jouets, il veut qu'elle lui téléphone, qu'elle demande à d'autres de lui téléphoner... Comment cet enfant rend-il compte de la place qu'il occupe

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 191.

dans le désir maternel ? De quels signifiants pris chez l'Autre peut-il témoigner ? A-t-il affaire à une absence ou à un laisser-tomber ?

Aux « carences parentales » observées dans le milieu familial, le juge tente de remédier. Il ordonne que « ses besoins en termes de sécurité et d'attention soient pris en compte » et qu'il soit « confronté à un cadre éducatif cohérent ». Deux sphères institutionnelles sont donc à l'œuvre : la famille et l'internat. Aux éducateurs incombe la tâche de faire autrement, mieux que les parents, de réussir là où ils ont échoué.

Kévin est, sinon en échec scolaire, au moins en grande difficulté. Assez régulièrement, il refuse de faire ses devoirs, devant ses cahiers « il scotche » – « on ne peut rien en tirer ». Son attitude est de plus en plus arrogante, il a un petit sourire en coin, bref, « il se fout de notre gueule ». Échec scolaire pour l'enfant et échec éducatif (?) pour le personnel. Son arrogance témoigne de son refus décidé à répondre à la demande. Il tient bon à son symptôme.

Il semble ne vouloir recevoir de l'institution que ce qui l'intéresse, les loisirs (piscine) et l'argent de poche. Il ne veut pas, ne voudrait pas des contraintes liées à sa situation scolaire. Il vivrait ainsi dans une « bulle » de plaisir, de laquelle il faudrait le faire « redescendre ».

En l'absence d'un changement rapide, les éducateurs craignent de ne pas faire leur boulot, c'est-à-dire qu'ils n'aient pas réussi à confronter Kévin aux contraintes de l'existence. Ils s'interrogent donc sur la nécessité d'instituer, au-delà des paroles d'encouragement et des réprimandes auxquelles ils ont déjà recours, un processus de forçage, pour le faire accéder aux exigences sociales.

Ce « forçage » est d'autant plus appelé que cet enfant se révèle à certains moments capable d'apprendre. Aurait-il donc fait le choix délibéré, conscient comme je l'entends dire, de ne pas travailler ? Une éducation parviendrait à le faire entrer dans une attitude plus « raisonnable », plus favorable à son avenir. Avec un petit effort...

Il y a *a fortiori* chez cet enfant quelque chose de plus fort que la tranquillité que lui apporterait l'obéissance aux demandes éducatives. Il préfère aujourd'hui payer de sa personne. Il exerce son seul pouvoir, celui de dire « non », face à la toute-puissance qu'il situe dans l'Autre. On pourrait dire qu'il offre, à son insu, son corps

comme objet de jouissance de l'Autre : sa mère dit qu'il lui « fait des crises ». À ce prix, il divise (ou tente de le faire), il angoisse l'Autre, il le rend impuissant.

L'Autre lui demande de céder sur sa jouissance (ce qu'on appelle le projet éducatif ?). À quelle condition peut-il y accéder ?

Son « petit sourire en coin » constitue peut-être une première forme de réponse. L'attention que l'autre lui porte ne serait-elle pas perçue comme une volonté de maîtrise, de jouissance à son endroit à laquelle il tenterait ainsi d'échapper ? Les éducateurs font état de la moquerie, de l'ironie qu'il installe dans son rapport aux adultes. Ainsi, à son retour de séjour passé en famille, il interpelle un éducateur : « Tu n'as pas eu trop à crier ce week-end ? » Dans un premier temps, cet éducateur, se croyant visé dans son autorité, lui répondra assez fermement. Cependant, après coup, il fera part de ces paroles, permettant ainsi de repérer, le moment de surprise passé, l'équivoque du « pas-de-sens <sup>2</sup> » qu'il entend dans cette interpellation. Il s'autorise d'un savoir insu pour s'arrêter sur une question : « Qu'est-ce qu'il me dit ? », qui vient prendre la place d'une certitude (il se moque).

D'autres phénomènes symptomatiques sont présents chez cet enfant : l'énurésie, l'encoprésie intermittente, le recours à un langage « bébé », une propension à déformer les mots, à se moquer de la syntaxe, une tendance à contrefaire sa voix en utilisant un registre suraigu et traînant.

Est-il possible à la lumière de l'enseignement de Freud et de Lacan de donner aux phénomènes rencontrés une autre lecture ?

Je prendrai deux références. L'une de Freud : « Nous ne pouvons renoncer à rien, nous ne faisons qu'échanger une chose contre l'autre ; ce qui paraît être un renoncement n'est en réalité qu'une formation substitutive ou succédanée <sup>3</sup>. » L'autre de Lacan : « Le sujet comme tel, fonctionnant en tant que sujet, est autre chose qu'un organisme qui s'adapte <sup>4</sup>. »

2. *Ibid.*, p. 98.

3. S. Freud, « Le poète et l'activité de fantaisie », dans *Œuvres complètes*, tome VIII, Paris, PUF, 2007, p. 163.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1980, p. 17.

Reçu pour des rencontres régulières que je lui propose, Kévin s'intéresse aux objets de mon bureau de façon singulière. Il voudrait écrire sur la gomme, la couper, ouvrir les tiroirs, téléphoner, notamment à sa mère parce qu'il est, dit-il, « triste de [s]a mère ». Les objets que je mets à sa disposition, eux, ne l'intéressent pas.

Un jour, il me demande de jouer à cache-cache. Ce jeu va se répéter pendant de nombreux mois, selon les mêmes règles. Il se cache et je dois le chercher, puis il inverse les rôles. Quand l'un disparaît, l'autre compte. D'envahissant qu'il était, dans sa passion à vouloir toucher à tout, il se fait maintenant manquant. Je me lance à sa recherche. En quoi ce jeu vient-il répondre à l'impuissance à laquelle il contraint l'autre ? Pour peu qu'on se prête à son jeu, il se laisse attraper.

Ces jeux d'occultation associés à des « mises à mort » mettent en circulation des signifiants (tué-tombé-pas vu) de façon répétitive pour dire le réel de la séparation, du lâchage ou de l'abandon. On peut s'interroger sur la pulsion scopique dont le sujet tente peut-être de s'extraire. Serait-elle trop lourde, trop prégnante ?

Les éducateurs ont évoqué le moment de la séparation – pathétique, pour cet enfant – lors du départ de sa mère venue le raccompagner dans son groupe ; Kévin est scotché à la fenêtre, la main en l'air pour saluer cet Autre qui part sans se retourner, encore là, à portée de vue mais déjà ailleurs. Que cherche-t-il du regard, immobilisé vers ce lieu où l'Autre l'a laissé ? N'est-il pas question pour lui de son identification avec l'objet jetable, avec l'objet qu'il est pour l'Autre ?

Un jour, je lui fais savoir ce que j'entends de dissonant dans son dire : il dit vouloir jouer à « ca-cache ». Il accepte immédiatement ce signifiant et le réutilise. Après coup je me rappellerai un symptôme : Kévin fait preuve de beaucoup d'imagination pour trouver des cachettes à ses sous-vêtements souillés. Alors « ca-cache » : défaut de prononciation à corriger ou formation de l'inconscient, condensation (selon Freud) de deux signifiants, « caca » et « cache », création métaphorique (selon Lacan) ?

Ce symptôme nous rappelle le rapport d'étrangeté que le sujet entretient avec le réel du vivant, de l'organisme, avant que la pulsion ne s'articule avec la demande de l'Autre et que le réel excrémental prenne valeur d'objet anal. Ce qui semble mis en évidence de

nouveau, par ce symptôme, c'est la nécessité pour le sujet que l'objet du besoin ne soit pas confondu avec l'objet du désir.

Kévin s'exprime très souvent dès son arrivée dans un curieux sabir. Un jour, je lui exprime ma surprise à l'entendre parler « anglais ». Cette intervention dans le transfert l'amène à me confirmer qu'il s'agit bien de cette langue et à cesser aussitôt de l'utiliser. De nouveau, il accepte d'être entendu au-delà de ce qu'il dit.

À quelle logique pouvait répondre cette « langue » privée ? Ce qui n'était qu'un son vient prendre place dans une chaîne signifiante (un  $S_1$  auquel vient s'associer un  $S_2$  ?). On peut penser ce charabia proche du babil infantin, c'est-à-dire des sons dont il se remplit la bouche, dont il jouit dans la solitude, hors signifiant, au plus près du réel.

Cette « langue » constitue dans un premier temps une barrière. L'autre est ainsi maintenu à distance. Ce procédé rappelle l'ironie à laquelle il a aussi recours. En adoptant le signifiant « anglais », il accepte de se compter au champ de l'Autre du signifiant sous la forme du désir de l'Autre. Il se sépare d'une jouissance absolue, exclusive d'un objet, pour se contenter d'un « plus-de-jouir », c'est-à-dire d'une récupération de jouissance partielle sous la forme du plaisir de la langue. À plusieurs reprises par la suite, il me rappellera qu'il parle deux langues ; façon de dire que sa langue maternelle n'est pas tout pour lui ?

Rappelons que la « dématernalisation » de la langue est la condition d'accès aux apprentissages. De cette « langue », oubliée (?), refoulée (?), Kévin conservera un « accent ».

À la fin d'une séance, il demandera à venir tous les jours. Il demande aussi que je le regarde partir « sur sa moto ». J'y entends une demande de reconnaissance. Il met en scène une brillante phalique que je suis appelé à authentifier par un regard admirateur et ses paroles : « Tu dois dire : elle est trop belle. » En guise de moto, il insistera pour me montrer dans la rue un « tracto-pelle » ! Il confirme ainsi son arrimage dans le jeu de dupe, de semblants qui est l'effet de fiction de la parole quand elle vient de l'Autre.

Je mets en parallèle cette demande (de sanctionner la beauté) avec la seule plainte qu'il ait formulée au cours de nos rencontres : ses camarades de classe lui auraient dit qu'il était moche, qu'il avait les dents pourries.

Un autre jeu va surgir ensuite : le restaurant. Il se propose de me servir à manger ce que je veux. Il se met à mon service. Je le confronte d'emblée avec des demandes impossibles, des assemblages improbables. Il se prête aussitôt au jeu et s'emploie à représenter avec de la pâte à modeler la « monstruosité » que je dis désirer. Ce positionnement a quelque chose de remarquable : lui qui refuse de répondre à la demande se propose de me servir et prend en retour du plaisir à être nourri de mots. Dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, Lacan dit que « l'être humain se paye de mots autant que de satisfactions plus substantielles », et ce en lien avec la question de « l'excentricité du désir par rapport à toute satisfaction <sup>5</sup> ».

On constate que cet enfant, par ses mises en scène, ses jeux, s'inscrit dans la chaîne signifiante. Sa singularité se manifeste autrement que sous la forme d'une agitation hors sens susceptible d'être interprétée comme une volonté de nuire. On peut constater que l'abandon de jouissance ne résulte pas d'un forçage, d'une contrainte venant de l'Autre. Il semble plus être question d'offrir au sujet les conditions pour qu'il puisse inventer sa solution, mettre en œuvre sa trouvaille, sa façon de faire avec cet « en-trop » pulsionnel dont il est, de structure, le jouet. On pourrait donc penser l'institution comme le lieu où une place serait offerte à l'énigme, à ce pas-de-sens qui nous est donné à entendre.

Pour terminer, je citerai un extrait du texte de Marie-José Latour : « On n'en apprend jamais autant sur le langage qu'en se penchant sur ses défaillances, ses achoppements et à condition de ne pas vouloir à tout prix les lister, les dépister, les réduire, les rééduquer. Avoir une petite idée de ce que l'on doit au langage nous confronte à un trou. Ne nous hâtons pas de le combler. Le souffrir est la condition pour en limiter le caractère mortifère <sup>6</sup>. »

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 198.

6. M.-J. Latour, « Souffrir lalangue », *Mensuel*, n° 56, décembre 2010, p. 23.



## Chronique

---



## *Petits riens*

### Claude Léger

Bonne année à tous ! Vous pourrez constater en lisant ce qui suit que le chroniqueur s'est mis en quatre et même sur son trente et un pour l'occasion.

*Claude Léger, votre traiteur, vous facilite la vie chaque jour, en vous préparant un large choix de plats savoureux, issus des classiques de la cuisine française et étrangère, adaptés à votre goût, pour composer des menus variés au gré des besoins et envies de tous.*

N'exagérons tout de même pas. Je n'ai pas encore trouvé les ressources nécessaires pour concocter des « petits riens » quotidiens. Car, comme le rappelle Monique Lenormand, qui a créé Claude Léger en 1985 et a construit une usine de 5 500 m<sup>2</sup> à Laillé (35) : « Ça, c'est un métier d'homme ! » Voilà une lectrice inattendue de l'OuLiPo<sup>1</sup>. Et à propos de métier d'homme, j'ai découvert cette annonce :

*Claude Léger :*

- *Introduction : je cherche un emploi boucherie charcuterie.*
- *Profession : préretraite administration.*
- *Emploi : cadre hospitalier (1987-2010).*
- *Formation : boucher charcutier, CAP, BEP, niveau bac.*
- *Relation : en couple.*
- *Sexe : homme.*

Pourquoi Claude Léger ne se connecterait-il pas sur Claude Léger, qui appartient désormais à la compagnie des Mousquetaires... de la distribution, avant d'aller prendre une retraite bien méritée à

*l'EHPAD Maison de santé Claude Léger, chemin des Trois Poiriers, 73200 Albertville*

*(capacité d'hébergement : 90 lits et places).*

Ah, couler des jours heureux au milieu de trois poiriers, loin de son « petit Liré » ! Il l'aura bien mérité, en effet :

1. OuLiPo, *C'est un métier d'homme*, Paris, éd. Mille et une nuits, 2010.

*Claude Léger est un avocat, notaire et homme politique canadien. Il est né le 9 septembre 1920 à Saint-Jean au Nouveau-Brunswick. Son père est Edmond Léger et sa mère L. B. M. Johnson. Il a fait son éducation primaire et secondaire à Moncton, avant de fréquenter l'université Saint-Thomas de Charlottetown et celle du Nouveau-Brunswick. Il est membre de la chambre de commerce de Moncton, de la Société nationale de l'Acadie, du Club acadien, du Club Beauséjour et de la Children's Aid Society.*

Si vous ne me croyez pas, allez vérifier sur Wikipédia. Mais peut-on croire vraiment Wikipédia ? Surtout si j'ajoute que Claude Léger est aussi producteur de cinéma.

*Il a fondé Transfilm, dont il est l'actuel président, en 1983. Il se flatte de tourner à Montréal des films « en dehors de tout système », en profitant uniquement des crédits d'impôts. Il a ainsi produit Aime ton père en 2001, Le Dernier Signe en 2004 et Upside Down en 2011.*

Aime ton père, OK, mais n'oublie pas la « salutation à la Mère Terre » :  
« Cultiver cette perle lumineuse dans le Dan Tian, champ de cinabre inférieur : entre le nombril et la deuxième vertèbre lombaire d'une part, et entre l'os pubien et le nombril en haut, d'autre part. La culture de cette perle se fait tout au long de l'année, principalement par son hygiène de vie. »  
(Claude Léger.)

On peut cultiver cette perle au Centre de Tai Ji *Quan Qi Gong* Claude Léger et lire avantageusement : Claude Léger, *Les 12 Mouvements de Qi Gong pour conserver la souplesse du corps et la vivacité de l'esprit*, éd. Guy Trédaniel, Paris, 2006 <sup>2</sup>.

Arrivé à ce point de mon exposé, je me dois de fournir au lecteur les preuves généalogiques de ma réelle existence.

Claude Léger, mon grand-père, a été marié à Madeleine Vignier, ma grand-mère. Naquit de leur union René, Francisque Léger, mon père. Étant lyonnais, on appelait couramment mon grand-père Claudius, à l'instar de nombreux Claude lyonnais, en souvenir de l'empereur bègue, originaire de Lugdunum. Heureusement, j'ai échappé au prénom de... Francisque, dont il y a également flopée dans la capitale des Gaules. Je me prénomme bien Claude, comme mon grand-père. Manque de chance, je ne me suis pas trouvé sur GeneaNet.

Cela dit, j'appartiens sans aucun doute à une lignée remarquable, si j'en juge par le témoignage de Marie-Jeanne Gueirrier Léger, *La Veuve et les neuf enfants de Claude Léger, cultivateur et meunier, à la Convention nationale*, ed. s.n. 1794. Elle était veuve en Seine-et-Oise et s'adressait à la Convention

2. À ne pas confondre avec *Des nouvelles de l'« immonde »*, Paris, éd. du Champ lacanien, 2010.

pour réclamer une pension de réversion. Une citoyenne décidée ! J'avoue ne pas avoir pris le temps d'aller aux Archives nationales consulter son mémoire.

Tout cela ne m'empêche pas d'être d'ascendance acadienne. Du reste, les Acadiens ont été chassés par les Anglais du territoire des Micmacs <sup>3</sup> au Nouveau-Brunswick, à l'occasion du Grand Dérangement de 1755. Une partie reviendra s'installer dans l'ouest de la France, peut-être même à Laillé en Ille-et-Vilaine, d'où je vous parle :

*« This recipe from Chef Claude Léger is served up via the Selection private label marketed by French retail chain Intermarché (Private Label Products Showcase). »*

Sign up sur Facebook « pour que Claude Léger accompagne tous tes repas ! ».

Dont les tiens, lecteur vorace, en te souhaitant : « Bon appétit ! »

Au fait, saviez-vous que Gougueule – ainsi que n'aurait pas manqué de l'orthographier le regretté Raymond Queneau – est une sorte de loterie : vous entrez un nom propre, propre comme un sou neuf ; un seul suffit. À la sortie, vous pouvez déjà rêver que vous allez écrire *La Comédie humaine*.

3. Peuple amérindien qui occupait les provinces maritimes du nord-est du Canada. Les Micmacs parlent encore un dialecte algonquien, difficile à comprendre pour leurs voisins. Peut-être est-ce pour cela qu'ils avaient inventé une écriture d'allure hiéroglyphique, ce qui leur permit de traduire la Bible en version micmaque.





---

# Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

-----

Prénom :

-----

Adresse :

-----

-----

Tél. :

-----

Mail :

-----

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

---

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel  
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)